

LE CONSEIL DE CLASSE

comédie en trois actes (*)

de Philippe Danvin

Une heure cinquante environ

11 PERSONNAGES (2 hommes, 4 femmes, les 5 autres au choix):

Les rôles masculins:

Michel Legros, professeur.
François Simon, professeur.

Les rôles féminins:

Esther Carlier, professeur.
Irène Durieux, la directrice.
Carine Laurent, la secrétaire.
Ramona Petit, professeur.

Les autres, au choix (ici: 3 rôles féminins, 2 rôles masculins):

(Gérard) Boulier
(Patrick) Dupont
(Natacha) Lafosse
(Dany) Marichal
(Angélique) Vincent

Un seul décor: une salle des profs. Trois tables et une douzaine de chaises garnissent le centre de la scène.

Dans un coin, sur une petite table, est posé un portable. Au-dessus, en gros caractères, sur une affichette, on peut lire: "RAPPEL: PORTABLE = APPELS REÇUS, PAS DONNES !".

Dans l'autre coin, une autre petite table accueille un percolateur et quelques tasses. Le fond du décor se compose du mobilier classique d'une salle des profs: deux armoires, des casiers,...

ACTE 1

SCENE 1 (GERARD BOULIER, PATRICK DUPONT, NATACHA LAFOSSE, MICHEL LEGROS, DANY MARICHAL, RAMONA PETIT, FRANÇOIS SIMON, ANGELIQUE VINCENT)

(Dans la salle des profs, ceux-ci attendent impatiemment l'arrivée d'Irène Durieux, la directrice de l'école.)

LAFOSSE – Elle est encore en retard, la vieille peau !

BOULIER – Si l'exactitude est la politesse des rois...

DUPONT – On voit bien que ce n'est pas une reine dans sa catégorie.

PETIT – Je vous en prie, un peu de tenue et un peu de retenue. Après, vous irez vous plaindre de l'impolitesse de vos élèves !

LAFOSSE – Tais-toi, vieille peau !

PETIT *(choquée)* – Oh !

LAFOSSE *(grimaçant)* – “ Oh ! ” qu'elle a fait la vieille peau !

LEGROS *(à Lafosse)* – Je t'en prie, Natacha, madame Petit a raison. Rien ne nous empêche d'attendre poliment !

SIMON – Sans compter que la grossièreté n'a jamais résolu aucun problème.

DUPONT – Bien parlé, Maître Simon. Soyons dignes de notre statut.

VINCENT – C'est ça, ne pataugeons pas dans la boue, ça éclabousse !

MARICHAL – Et en plus, ça tache ! Et vous savez que dans ces cas-là, plus vous la remuez et plus vous en mettez partout.

DUPONT – En tout cas, toujours pas de trace de la reine.

LEGROS – Madame Durieux, directrice pour l'essentiel et accessoirement reine des retardataires.

SIMON – Peut-être n'ose-t-elle pas paraître encore, chers collègues ? Attendrait-elle quelque chose, recluse au fond d'un tiroir de son bureau ?

VINCENT – Ben voyons ! Notre reine attend le retour de d'Artagnan. Envoyé en mission spéciale en Angleterre, il doit occire tous les gardes du Cardinal qui ont l'inconscience de se dresser sur son chemin pour rapporter...

MARICHAL – ...non pas les ferrets de la reine offerts par le duc de Buckingham, son amant, mes chers auditeurs, mais tout simplement les procès-verbaux de conseil de classe mystérieusement égarés depuis la dernière visite du vérificateur.

LEGROS – Lequel a, ensuite, été retrouvé assassiné dans un fossé, portant au front la mystérieuse botte de Nevers.

SIMON – Pourquoi pas une botte de radis, tant que vous y êtes ? Vous confondez les histoires. Aux dernières nouvelles, Lagardère a parfois joué le rôle d'un bossu, jamais celui d'un mousquetaire.

LAFOSSE – Il avait peut-être bu plusieurs “ Porthos ” avant ?

BOULIER – Rempli “ Ara...mis ”, alors !

DUPONT – Et par Athos, naturellement. Comme ça, on aura fait le tour.

LAFOSSE – Le Tour de France, évidemment. Et sans dopage. Que des produits naturels !

MARICHAL – Ah ! le Porthos ! Qu'il est doux à boire, avec ou sans mousquetaires !

TOUS LES PROFS *(en chœur, à l'exception de Petit, sur l'air de : « Ah ! le petit vin blanc)* – Ah ! le petit porthos qu'on boit sous les tonnelles, quand les filles sont belles, du côté de...

PETIT *(les interrompant sèchement)* – Ça suffit ! Taisez-vous ! *(Les autres profs se taisent, gênés.)*

DUPONT - Monsieur Renard, notre psychologue sera peut-être le d'Artagnan de service qui aura déjoué les pièges tendus par les gardes du Cardinal.

MARICHAL – C’est qu’il est rusé, notre Renard !
 VINCENT – Aura-t-il franchi tous les barrages pour nous servir ?
 PETIT – De relais auprès des parents, il remplit une noble tâche, notre psy.
 LAFOSSE (*en aparté*) – Vieille peau et idéaliste en plus. Un cas désespéré, en somme !
 SIMON – Et la noble tâche du rusé Renard est-elle bien rémunérée ?
 MARICHAL – Motus ! Secret d’Etat ! Vous verrez, il ne répondra pas à ce genre de question.
 VINCENT – A raison. Voyons, François, tu ne comptes quand même pas demander à un futur mousquetaire qui sauve la reine du déshonneur en lui rapportant ses bijoux, ce qu’il a reçu en récompense ?
 DUPONT – Un baiser peut-être... mais nous manquons à tous nos devoirs.
 PETIT – Comme nos élèves, en somme.
 DUPONT – Je l’avais sur le bout de la langue.
 BOULIER – Et ça ne te gênait pas, Patrick ?
 DUPONT – Si... quand même.
 MARICHAL – Alors, que fait notre reine, maintenant qu’elle a retrouvé ses bijoux ?
 LEGROS – Elle chante peut-être.
 LAFOSSE (*chantant*) – Ah ! je ris de me voir si belle en ce miroir !
 DUPONT – De reine, la voilà à présent changée en Castafiore !
 BOULIER – Et de quel capitaine Haddock serait-elle amoureuse ?
 DUPONT – Serait-ce de monsieur Simon ?
 SIMON – Il me manque la barbe.
 VINCENT – Et le pognon ! Vous l’avez déjà vue fringuée dans les grandes occasions ?
 BOULIER – Question train de vie, elle est difficile à suivre.
 DUPONT – Forcément : elle roule en Porsche.
 MARICHAL – Et passe sous le porche à une vitesse qui décoiffe.
 LAFOSSE – C’est le “Chauve-qui-peut”. Tout le monde aux abris, v’là la dirlo.
 (*Elle la voit rentrer et incline la tête.*) Madame la Directrice.
 TOUS (*en chœur et au garde-à-vous*) - Madame la Directrice.

SCENE 2 (LES MEMES plus MADAME DURIEUX)

DIRECTRICE – Veuillez m’excuser pour ce léger retard mais figurez-vous, Monsieur Simon, que votre inspecteur vient seulement de quitter mon bureau. Quelle éloquence ! J’étais suspendue à ses lèvres.
 VINCENT (*en aparté*) – Tant que ce n’est que suspendue.
 DIRECTRICE – Dès qu’il parle de ses auteurs favoris, il est intarissable.
 VINCENT (*en aparté*) – Et tout coule de source.
 DIRECTRICE – J’étais littéralement plongée dans l’univers d’un roman d’Alexandre Dumas.
 TOUS LES PROFS (*en chœur*) – Les trois mousquetaires !
 DIRECTRICE (*un peu étonnée*) – Non, le Comte de Monte-Christo ! Et figurez-vous que tout en appréciant la prestation de Gérard Depardieu quand il l’a incarné à l’écran, il ne le voyait pas vraiment dans le rôle. Lui qui défend si bien d’habitude la langue française, il a carrément parlé d’une erreur de casting.
 SIMON – C’est étonnant. Tu aurais cru ça possible, Natacha ?
 LAFOSSE – Pas du tout. Je suis sciée.
 DIRECTRICE – Enfin, bref...
 LAFOSSE (*en aparté*) - Comme disait Pépin parce que...
 VINCENT (*en aparté*) - ...Pépin le Bref.

DIRECTRICE (*tendant une feuille que chacun signera à tour de rôle.*) – Vous signerez la feuille de présence, comme d’habitude, vu le nombre d’absents et parmi eux, les deux spécialistes, Dubois et Meurant, évidemment.

PETIT – Monsieur Dubois est en congé syndical, Madame Durieux, vous savez bien que c’est parfaitement légal.

DIRECTRICE – Parfaitement légal, en effet, mais ce "Parfaitement légal" coïncide néanmoins, Madame Petit, régulièrement avec une journée suivie d’un conseil de classe ou d’une réunion de parents.

PETIT – Que sous-entendez-vous par là ?

DIRECTRICE – Oh ! je me borne à constater, Madame Petit, tout comme je me borne à constater que monsieur Meurant a régulièrement la grippe les semaines de conseils de classe.

LEGROS – Il a simplement pris froid en accompagnant les élèves à la patinoire.

DIRECTRICE – Soit ! Terminons-en avec ce terrain pour le moins glissant mais je vous rappelle malgré tout que toute absence pénalise les présents, c’est-à-dire vous, puisqu’il faut bien assurer des remplacements.

LEGROS – Oui, mais tout le monde peut tomber malade.

DIRECTRICE – En théorie, oui. Dans la pratique, je suis forcée de constater des différences. Mais peu importe, j’aurai l’occasion d’en discuter avec les personnes concernées.

VINCENT (*en aparté à Lafosse*) – T’avais raison, la dirlo, c’est un croisement entre Hitler...

LAFOSSE (*en aparté à Vincent*) – ...et Margaret Thatcher.

SCENE 3 (LES MEMES plus CARINE LAURENT, ESTHER CARLIER)

LAURENT (*entrant*) – Veuillez m’excuser, Madame la Directrice, mais madame Carlier est arrivée et elle vous attend.

DIRECTRICE – C’est vrai, je l’avais oubliée, Carine. Faites-la entrer.

LAURENT – Bien, Madame.

DIRECTRICE – J’avais omis de vous prévenir que la remplaçante de monsieur Borelli avait été désignée. Elle m’a téléphoné tantôt et je lui ai proposé de passer après la fin des cours pour qu’elle fasse votre connaissance et celle de notre école. Elle commencera demain.

LAURENT (*entrant*) – Par ici, Madame.

CARLIER (*entrant*) – Je vous suis.

DIRECTRICE – Venez, Madame Carlier, que nous fassions les présentations.

(*Elle les désigne l’un après l’autre. Elle commence par Petit.*) Madame Petit, professeur de géographie.

PETIT – Bienvenue parmi nous, Madame Carlier.

CARLIER (*en lui serrant la main*) – Merci beaucoup.

DIRECTRICE - Voilà monsieur Boulier qui enseigne les mathématiques.

BOULIER – Avec un nom prédestiné. Enchanté.

CARLIER – Enchantée.

LAFOSSE (*à Vincent, en aparté*) – Le boulier compteur, on ne s’en lasse pas.

LEGROS (*se levant*) – Michel Legros. Vous êtes charmante, Madame. Je leur enseigne la politesse et l’anglais.

CARLIER – Tout un programme.

LEGROS – En effet, bien que le programme... (*Il sourit et se rassoit.*)

DIRECTRICE - Monsieur Simon, professeur d’histoire, amateur d’orthographe et également de bons vins.

CARLIER – Bonjour. J’apprécie un bon Bordeaux...

SIMON – Bienvenue au club, alors !

CARLIER – Mais je suis parfois brouillée avec l’orthographe, du moins quand elle côtoie

les cimes des grands concours.

SIMON – Rassurez-vous, vous n’êtes pas la seule, je connais moi-même certaines faiblesses dans ces circonstances.

CARLIER – Je ne dois donc pas faire de complexes, alors ?

SIMON – Sûrement pas.

DIRECTRICE – Voilà monsieur Dupont qui enseigne les sciences.

DUPONT – Un vrai sacerdoce, Madame Carlier. Je porte souvent ma croix, un comble pour un athée, et le chemin est parfois long et semé d’embûches.

VINCENT (*en aparté*) – Mais il a une pêche d’enfer et envoie les élèves au diable.

CARLIER – Enchantée. Etant croyante, j’ose espérer que nous ne nous marcherons pas sur les pieds et que nous ne nous ferons pas la guerre.

DUPONT – Rassurez-vous, je ne combats que les hérétiques et l’Inquisition, c’est de l’histoire ancienne.

SIMON – Pas toujours.

CARLIER – Vexé l’historien ?

SIMON – Vigilant seulement.

DIRECTRICE – Madame Marichal, professeur de gymnastique.

MARICHAL – Pour les filles, bien sûr.

CARLIER (*lui serrant la main*) – Et elles courent bien ?

MARICHAL – Pas trop mal mais surtout derrière les garçons.

CARLIER – Et elles les rattrapent ?

MARICHAL – Là aussi, la vigilance s’impose.

DIRECTRICE – Madame Vincent, professeur de mathématiques, elle donne également le cours d’informatique.

VINCENT – Disons que je le dispense et que je dispense les élèves de ne pas y être attentifs. Enchantée et bienvenue dans notre zone rurale d’enseignement prioritaire.

CARLIER – Enchantée.

DIRECTRICE – Et voilà madame Lafosse.

VINCENT – Celle qui est toujours sceptique.

LAFOSSÉ – Celle-là, on me l’a déjà faite cent fois. Professeur de français, j’incite mes élèves à faire accessoirement du théâtre. Quitte à ce qu’ils nous jouent la comédie, autant que je puisse les guider. Bonjour.

CARLIER – Bonjour.

DIRECTRICE – Voilà, nous avons fait le tour, du moins celui des présents. (*Elle se tourne vers Carine.*) Madame Laurent, vous aurez l’obligeance de faire visiter notre établissement à madame Carlier. (*Puis à Carlier.*) Au revoir et n’oubliez pas : huit heures quinze précises.

CARLIER – Vous pouvez compter sur moi, Madame la Directrice, à demain et au revoir à tous.

TOUS LES PROFS (*en chœur*) – Au revoir.

LAURENT – Allons-y, Madame Carlier, c’est parti pour le tour de la future propriétaire. Vous verrez, ce n’est pas tellement compliqué. C’est petit, l’avantage de la zone rurale.

CARLIER – Je vous suis. (*Elles sortent.*)

BOULIER – Par qui commençons-nous, Madame Durieux ?

DIRECTRICE – Par les 1^{ère} A.

SIMON – Bon ! j’ai compris. J’ai le temps d’aller faire mes photocopies.

LEGROS – Moi aussi. Meurant m’a demandé de photocopier son syllabus pour le cours de gym.

MARICHAL – Et moi, je vais attaquer mon mur d’escalade.

VINCENT – Par la face nord, c’est la plus accessible. Je vais te donner un coup de main. (*Legros, Marichal, Simon et Vincent sortent.*)

SCENE 4 (BOULIER, DUPONT, DURIEUX, LAFOSSE, PETIT puis LAURENT)

DIRECTRICE – Vous êtes leur titulaire, Monsieur Boulier, allons-y.

BOULIER – Dans l'ensemble, c'est une bonne classe mais il y a bien sûr quelques cas dont nous devons parler. Commençons par Anzaldi. Rien à dire, c'est une bonne élève.

PETIT – Excellente, même.

BOULIER – Arditi. C'est bien dans l'ensemble mais il a un échec en mathématiques. Il n'aime pas mon cours, il me l'a dit.

DIRECTRICE – Et il ne fait pas d'efforts ?

BOULIER – Pas vraiment. En tout cas, il ne travaille pas à domicile.

DUPONT – Et en classe, il fait semblant d'écouter. On connaît la chanson.

LAFOSSE (*chantant sur l'air de " La boîte de jazz " de M. Jonasz*) - Par cœur, je la connais par cœur.

PETIT (*sévère*) – Madame Lafosse, je vous en prie.

BOULIER – Passons à Bachely. Six échecs. Rien ne l'intéresse à part son football. Mais il joue bien. Tout n'est pas négatif.

PETIT – A quelle place joue-t-il ?

BOULIER – A l'extérieur.

DIRECTRICE (*s'étonnant*) - A l'extérieur ? Pendant que les autres jouent sur le terrain, il joue sur le côté ?

LAFOSSE (*en aparté*) – Mon Dieu, qu'elle est bête !

BOULIER – Mais non, Madame, il joue à l'extérieur et même extérieur droit, je crois; ça veut dire qu'il joue sur une aile.

DIRECTRICE – Sur une aile ? J'ai déjà entendu que certains pouvaient jouer sur une jambe mais sur une aile ?

LAFOSSE (*en aparté*) – Bientôt, ce sera Coluche dans " L'aile ou la cuisse ". Au niveau culture sportive, elle frise le zéro.

BOULIER – Enfin ! bref ! Madame, il ne joue pas au milieu mais sur le côté droit.

PETIT – Bien parlé, Gérard. Voilà qui a le mérite de la clarté.

DIRECTRICE – Et on ne peut rien faire pour le motiver ?

DUPONT – Il n'y a que ses entraînements et ses matchs pour le motiver.

PETIT – Si on l'interroge le mercredi, le jeudi ou le vendredi, c'est le zéro assuré.

DIRECTRICE – Pourquoi ?

BOULIER – Laissez-moi deviner. Pratiquement une semaine sur deux, ce sont les coupes d'Europe à la télé et on joue le mardi, le mercredi ou le jeudi, c'est ça ?

LAFOSSE – Bien raisonné, Watson. Vous ferez un bon détective.

DIRECTRICE – Il ne reste donc que le lundi, si j'ai bien compris.

DUPONT – Avec un peu de chance et l'aide des copains.

PETIT – Parce que, dès le vendredi après-midi, il se concentre sur son match du dimanche matin.

DUPONT – Et le dimanche après-midi, il récupère ou il va voir l'équipe première si elle ne joue pas en déplacement.

DIRECTRICE – Donc, il ne reste au mieux qu'un lundi sur deux, ce qui me semble très nettement insuffisant. Monsieur Boulier, il faudrait lui expliquer qu'il y a autre chose que le football dans la vie.

BOULIER – J'essaierai de lui expliquer mais le résultat ne me semble pas garanti.

Au tour de Barteau. Les résultats sont satisfaisants mais il faudrait que monsieur Renard, notre psychologue, la voie parce qu'elle ne fait que mentir. Et elle change trente-six fois de version.

LAFOSSE – Oui, elle nous mène en bateau.

PETIT (*sarcastique*) – Ah ! ah ! Toute blague stupide mise à part, c'est vrai qu'elle me paraît un tantinet mythomane.

DIRECTRICE – C'est-à-dire ?

PETIT – Eh bien ! elle vous explique par exemple qu'elle n'a pas pu faire son devoir parce qu'elle est allée à l'enterrement de sa tante.

DUPONT – On lui répond alors qu'elle est allée au même enterrement quinze jours auparavant.

PETIT – Et elle vous rétorque, sûre d'elle, que vous devez confondre, qu'elle n'avait qu'une seule tante.

BOULIER – J'ai demandé à Carine de téléphoner à ses parents. Verdict : elle a trois oncles mais aucune tante.

LAFOSSE (*hilare*) – Trois oncles incarnés et une tante réincarnée, c'est le pied !

DIRECTRICE – Monsieur Renard devrait effectivement la voir, il est le mieux placé pour obtenir un résultat.

PETIT – Enfin un cas amusant pour notre psy.

BOULIER – Le petit Connard, à présent.

DIRECTRICE (*très étonnée, voire vexée*) – Le petit connard ?

BOULIER – Oui ! Connard, c'est son nom et en plus il est très petit.

DIRECTRICE – Et qu'est-ce que ça donne, tout ça ?

PETIT – Un grand complexe.

DUPONT (*insistant*) – Un grand ? Un énorme complexe.

PETIT – Et ses camarades de classe ne l'épargnent pas, évidemment.

DIRECTRICE – Et les parents ?

LAFOSSE – Chez ces gens-là, on est Connard de père en fils. C'est héréditaire, on ne peut rien faire !

BOULIER – On peut changer de nom. J'ai connu un Saligot qui est devenu un Sartigot.

DUPONT – Moi, j'ai connu un beau salopard mais il l'est resté toute sa vie.

LAFOSSE – Si tous les Cocu changeaient de nom, il n'y en aurait pas moins au kilomètre carré.

DIRECTRICE (*choquée et furieuse*) – Madame Lafosse !

LAFOSSE – Veuillez m'excuser, Madame.

DIRECTRICE – Bon ! il faut quand même faire quelque chose. Je verrai les élèves de sa classe et nous allons convoquer les parents à la prochaine réunion.

BOULIER – Je les connais, Madame, et leur situation financière également. S'ils n'ont pas changé de nom jusqu'à présent, c'est que ça ne les dérange pas outre mesure ou que la procédure est trop coûteuse.

DIRECTRICE – Enfin ! nous verrons. L'essentiel est d'essayer de faire quelque chose. Il faudra en parler à monsieur Renard quand il arrivera. Il est pourtant ponctuel, curieux ce retard.

BOULIER – Nous arrivons à Dupont.

DUPONT – Sans lien de parenté avec moi.

LAFOSSE – Evidemment, les Dupont, ça court les rues.

DUPONT – Tu sais ce qu'il te dit le Dupont qui fait du jogging ?

DIRECTRICE (*sèchement*) – Mais où vous croyez-vous donc ?

BOULIER – Pas de problèmes en tout cas, ni pour les deux suivants : Garnier et Honoré.

LAFOSSE – En français, il me fait de superbes rédactions. Je l'appelle d'ailleurs Honoré de Balzac.

DUPONT – En français ? Il les écrit en français ?

LAFOSSE – Evidemment, pas en patois !

DUPONT – On ne sait jamais, nous sommes en zone rurale.

BOULIER – Et nous en sommes fiers.

DUPONT – Tout à fait. Faisons-en des premiers au village plutôt que des seconds à la ville.

PETIT (*souriant*) – On dirait que vous allez vous présenter aux prochaines élections.

DUPONT – Eh bien ! figure-toi, Ramona, que j’ai déjà pensé à me lancer dans la politique.

BOULIER – Tu perdrais ton temps.

PETIT – Et tes illusions.

DUPONT – Et il vaut mieux les garder, on en a tellement besoin dans l’enseignement.

PETIT – Bien parlé, Patrick.

LAURENT (*entrant*) – Veuillez m’excuser, Madame la Directrice, mais votre mari vous demande au téléphone.

DIRECTRICE (*étonnée*) – Maintenant ? Il sait pourtant que je suis en conseil de classe !

LAURENT – Oui, Madame et il dit que c’est urgent.

DIRECTRICE (*se levant*) – Bien ! Deux petites minutes et je suis à vous. (*Elle sort.*)

LAURENT (*s’approchant avec un grand sourire*) – Elle va en prendre pour son grade, il avait l’air fou furieux.

BOULIER – Vite, Carine, racontez-nous !

LAURENT – Il a cru que c’était elle qui décrochait.

PETIT (*impatiente*) – Et alors ?

LAFOSSSE (*jubilant*) – Oh oui, alors ?

LAURENT – Alors, quand j’ai décroché, il a directement hurlé : “ Où as-tu encore fourré ma chemise saumon, espèce d’enfoirée ? Je devrais déjà être à mon rendez-vous et je perds un temps fou avec ta manie de ne pas ranger convenablement mes affaires ! ” Dès que j’ai pu en placer une, je lui ai bien sûr dit : “ Mais c’est Carine ici, Monsieur Durieux ! ”

DUPONT – Mais il fallait jouer le jeu plus longtemps.

BOULIER – On en aurait appris des vertes et des pas mûres.

PETIT – Et cette petite aurait perdu son emploi, avec vos bêtises.

LAFOSSSE – Plus vieille peau et plus vieux jeu que ça, tu meurs !

PETIT – De misère au chômage, petite inconsciente !

LAFOSSSE – Si on ne peut plus rigoler.

LAURENT – Avec des choses pareilles, non. Madame Petit a raison, Madame Lafosse.

BOULIER – Dommage qu’il n’ait pas appelé sur le portable, on aurait été aux premières loges.

LAFOSSSE – J’aurais donné cher pour voir son visage.

DUPONT – Elle aurait dû faire un effort terrible pour ne pas perdre contenance devant nous.

BOULIER – Enfin, apparemment, elle doit se venger à l’école vu qu’à domicile, elle doit marcher à la baguette !

PETIT – Un cas intéressant à étudier pour notre psy.

LAURENT – Je vais y retourner sinon la colère divine va s’abattre sur moi.

LAFOSSSE – C’est docteur Jekyll et Mister Hide, la dirlo ! (*Elle rentre à ce moment-là.*)
Madame la Directrice.

TOUS (*en chœur, par réflexe et au garde-à-vous*) – Madame la Directrice.

DIRECTRICE (*visiblement très fâchée*) – Quoi, Madame la Directrice ?

PETIT – Euh !...rien, Madame.

DIRECTRICE – Bon ! alors, inutile de recommencer à me saluer ! Quant à vous, Carine, votre place n’est plus ici. Il est dix-sept heures, vous pouvez partir mais repassez par le bureau pour brancher le répondeur. En tout cas, si le téléphone sonne, vous ne répondez pas. Vous avez bien compris: vous ne répondez pas !

LAURENT – Bien, Madame. Au revoir, Madame. Au revoir à tous.

TOUS LES PROFS (*en chœur*) – Au revoir, Carine. (*Elle sort.*)

SCENE 5 (BOULIER , DUPONT, DURIEUX, LAFOSSE, PETIT, puis LAURENT et LEGROS)

DIRECTRICE – Sale con !

PETIT – Pardon, Madame ?

DIRECTRICE – La leçon ! La leçon !

TOUS LES PROFS (*en chœur, s'étonnant*) – Quoi, la leçon ?

DIRECTRICE – La leçon, leurs leçons, il faut qu'ils les connaissent, soyez impitoyables !

Il faut leur bourrer le crâne, lavez-leur le cerveau.

LAFOSSE (*en aparté*) – Comme une chemise.

DIRECTRICE – Il faut qu'ils aient le goût de l'effort ! (*Elle s'assoit.*)

LAFOSSE (*en aparté*) – Comme un saumon qui remonte le courant. (*Elle se met à chanter sur l'air de "La chemise grise" de Patrick Topaloff et Sim.*) Où est ma chemise ? Où est ma chemise ? Où ? Où ? Où ? Où l'as-tu mise ? Où l'as-tu mise ? Où ? Où ? Où ?

BOULIER – Revenons à nos saumons...heu!...moutons, moutons. Revenons à nos moutons. Revenons à nos élèves.

PETIT – Et lavons-leur le cerveau.

LAFOSSE – Plus blanc que blanc.

BOULIER – A propos de blanc, Madame, le suivant ne se lave pas et en plus, il ne sent pas bon.

DIRECTRICE – Et comment s'appelle-t-il cet homme des cavernes ?

BOULIER – Lenoir, Madame, et ce n'est pas un jeu de mots.

DIRECTRICE - Si ce n'est pas un jeu de mots, c'est bien imité. Monsieur Renard a-t-il déjà eu l'occasion de lui en parler ?

BOULIER - Oui, mais sans particulièrement l'approcher.

DIRECTRICE - A ce point-là ?

BOULIER – Hélas !

PETIT - Et si vous avez le malheur d'avoir cours avec lui en début d'après-midi...

DUPONT - C'est-à-dire après son repas.

PETIT- Il se laisse aller, si vous voyez ce que je veux dire.

DUPONT - Il doit avoir des problèmes intestinaux.

DIRECTRICE - Et les autres élèves ?

LAFOSSE - Ils se plaignent, évidemment.

DIRECTRICE - Vous avez vu les parents à la première réunion, Monsieur Boulier ?

BOULIER - Oui, mais je crains de ne pas pouvoir faire grand chose, si vous voyez ou plutôt si vous sentez ce que je veux dire.

DIRECTRICE - Je sens, je sens. Enfin ! faites de votre mieux. Au suivant, Monsieur Boulier.

BOULIER - Lepreux, Madame. Pas de problèmes, il travaille.

PETIT - Et il se lave.

BOULIER - Leureux, le bien nommé. Quatre branches en échec, il se laisse vivre.

PETIT - Oui, il se la coule douce.

LAFOSSE - Ce n'est pas le nom d'un pape, ça ?

DUPONT – Je ne vois pas le rapport.

LAFOSSE – Mais si voyons, après Islakoul XI, il y a eu un Islakoul XII.

DUPONT (*soupirant*) – Pénible et très discutable, ton humour.

BOULIER – Voire même illogique, on dirait un pape turc.

PETIT – On a bien eu un Polonais, mais un Turc, ça paraît un peu fort.

LAFOSSE – Justement : ne dit-on pas “ Fort comme un Turc ” ?

BOULIER – Revenons chez nous. Vous avez déjà sanctionné le suivant, Madame, et pour vol. Vous vous rappelez cette histoire de baladeur dérobé par Lupant ?

LAFOSSE – Arsène Lupant ?

BOULIER – Non, Pierre.

DIRECTRICE – Madame Lafosse, vous commencez à exagérer !

LAFOSSE – Veuillez m’excuser, Madame, mais je n’arrive pas à me retenir.

PETIT – Tu y arrives bien si tu as envie d’aller aux toilettes pendant les cours.

LAFOSSE – Ce n’est pas la même chose.

DUPONT – Toujours est-il que, de temps à temps, il arrive qu’un stylo disparaisse dans la classe et les autres le rendent responsable, évidemment. Mais on ne retrouve rien. Donc, si c’est lui, on ne peut pas le coincer.

BOULIER – J’étais intervenu après le vol du baladeur mais sans effet concret. Il a avoué qu’il ne parvenait pas à s’en empêcher. Il a d’ailleurs déjà été pris en flagrant délit chez un épicier et dans une grande surface également.

PETIT – Il vole les petits comme les gros, quoi !

DUPONT – Il pourrait se contenter des gros, ce serait un peu plus moral. C’est ce que faisait Arsène Lupin.

PETIT – Ou Robin des Bois, tant que vous y êtes. Vous oubliez la réputation de l’école.

DIRECTRICE – Je le verrai pour le mettre au pied du mur et nous convoquerons les parents.

BOULIER – S’ils viennent. Ils en sont honteux. Ce sont de braves gens, très honnêtes, des travailleurs.

PETIT – C’est souvent ainsi, malheureusement.

BOULIER – Après une mythomane et un kleptomane, nous arrivons à Mention. Travail impeccable, si elle continue, elle sera reçue avec mention. (*Il arbore un grand sourire.*) C’était bien mon tour.

PETIT – Très fin, Gérard.

DIRECTRICE (*avec un sourire forcé*) – Continuons, Monsieur Boulier. Je suppose que madame Lafosse n’est pas jalouse.

LAFOSSE – Pas du tout, Madame, je commençais à me fatiguer. (*Laurent, en manteau, entre subitement, poursuivie par Legros.*)

LAURENT - Mais, arrêtez voyons !

DIRECTRICE - Que se passe-t-il encore ? C'est de nouveau mon mari ?

LAURENT - Euh ! ...non, Madame, veuillez m'excuser.

LEGROS - C'est ma faute, Madame la Directrice, je la chatouillais.

DIRECTRICE (*se levant, sévère*) - Vous la chatouilliez, vraiment ?

LEGROS (*timidement*) - Euh ! ...oui. (*Les autres profs n'osent pas intervenir.*)

DIRECTRICE - Vous la chatouilliez, mais cela ne me fait pas rire, vous entendez : cela ne me fait pas rire !

LEGROS - Je comprends.

DIRECTRICE - Un élève, je le punirais mais vous ! Franchement, quel âge avez-vous ?

LEGROS - Eh bien, j'ai...

DIRECTRICE (*criant*) - Je me moque de votre âge, vous me faites perdre mon temps. Sortez, nous réglerons ça plus tard.

LEGROS - Bien Madame. (*Il sort.*)

DIRECTRICE - Quant à vous, Carine, nous en reparlerons demain, je vous avais dit de repartir, pas de courir le cent mètres dans les couloirs !

LAURENT - Mais je pars. Du moins, c'est ce que j'essayais de faire, Madame. Au revoir, Madame. Au revoir à tous.

LES PROFS (*en chœur*) - Au revoir, Carine.

DIRECTRICE - Revenons à nos saumons...euh ! ...moutons...Enchaînons, Monsieur Boulier.

BOULIER – Noret. De très bons résultats et c'est un comédien né. Une bonne recrue pour le théâtre, Natacha ?

LAFOSSE – Si ce n'est qu'il fait trop de grimaces. Il imite De Funès, son idole. Je préfère un peu plus de sobriété.

DIRECTRICE – A propos, où en êtes-vous dans vos répétitions pour le festival international ?

LAFOSSE – Au début, Madame, au tout début, même. Ils n'étudient pas leur texte, comme d'habitude. Ils pensent que nous neutraliserons la dernière semaine de cours, comme nous avons dû le faire l'an dernier.

DIRECTRICE – Cette année, s'il le faut, nous neutraliserons les deux dernières semaines.

LES PROFS (*en chœur*) – Quoi ?

DIRECTRICE – Il n'y a pas de " Quoi ? ". L'année dernière, nous avons eu droit à une standing ovation mais nous avons dû partager le premier prix avec les petits Suisses. Cette fois-ci, je veux la standing ovation et la victoire sans partage. J'espère que je me fais bien comprendre, Madame Lafosse.

LAFOSSE (*indignée*) – Mais, Madame !

DIRECTRICE – Il n'y a pas de " Mais " qui tienne.

LAFOSSE – La pièce n'est même pas suffisamment comique.

DIRECTRICE – Ecrivez vous-même quelques scènes supplémentaires. En tant que professeur de français, vous en êtes capable; du moins si vous n'avez pas eu votre diplôme grâce à vos relations.

PETIT (*scandalisée*) – Madame, vous outrepasser vos droits.

DIRECTRICE – Je n'outrepasse rien, Madame. Je veux simplement garantir la survie de notre école.

PETIT – En faisant travailler cette petite comme une malheureuse.

LAFOSSE – C'est vrai, ça. Je n'en sors plus, Madame. Ils veulent tous faire du théâtre : les petits, les moyens, les grands, les timides comme les trop francs. J'en ai une petite centaine au total. Je n'en sors plus. J'ai un horaire complet en français, pas en art dramatique.

DIRECTRICE – Je ne vous demande pas de faire du dramatique mais du comique. Je veux voir les spectateurs pleurer mais pleurer de rire, seulement.

LAFOSSE – Si vous croyez que c'est facile. En plus, nous sommes programmés à vingt et une heures. Nos acteurs ne sont que des adolescents. A cette heure-là, non seulement ils seront stressés mais en plus déjà fatigués.

DIRECTRICE – Nous leur ferons des piqûres.

LES PROFS (*choqués, en chœur*) – Oh !

BOULIER – Du doping ?

DIRECTRICE – Des vitamines, deux piqûres quotidiennes pendant la dernière semaine.

PETIT – Mais ils font du théâtre, pas le Tour de France !

DIRECTRICE – Je vous l'ai dit : je veux la victoire.

DUPONT – Mais ils refuseront.

DIRECTRICE – Nous prendrons de petites aiguilles et, s'il le faut, nous les maintiendrons.

LAFOSSE (*dans un état second*) – Un croisement entre Hitler et Margaret Thatcher, on était en-dessous de la vérité, c'est entre Caligula et Lucrece Borgia. Si seulement elle pouvait prendre tantôt une bonne trempe de son mari.

DIRECTRICE – Que dites-vous, Madame Lafosse ?

LAFOSSE (*reprenant ses esprits*) – Qu'en vous entendant, je suis fort marrie.

BOULIER – Après le premier jour, ils vont détalier comme des lapins.

DIRECTRICE – Nous les garderons ici. Nous dirons aux parents que nous organisons des classes vertes.

PETIT – C'est de la séquestration.

DIRECTRICE – Tout de suite les grands mots. J'appelle ça un camp d'entraînement avant la compétition.

PETIT – Vous avez de ces mots.

DIRECTRICE – Le chapitre est clos. La suite, Monsieur Boulier.

(Un temps. Ils se regardent tous, visiblement sous le choc.)

DIRECTRICE *(sèchement)* – La suite, Monsieur Boulier.

BOULIER *(très ému)* – Oui, Madame. Nutin : un petit échec en mathématiques. Mais il est de bonne volonté, il s'en sortira. Randour, le suivant, est dans le même cas.

DIRECTRICE – Accélérons, Monsieur Boulier.

BOULIER – Revard. Un gros échec en français et un petit en géographie.

LAFOSSÉ – Elle est faible et ne travaille pas à domicile. De plus, elle n'aura pas le temps de se rattraper, elle fait du théâtre. *(Elle éclate en sanglots.)*

PETIT – Chez moi, elle confond tout : les continents, les pays, les capitales. Elle croit dur comme fer que l'Australie est un continent, qu'on y trouve des mammouths et que Washington en est la capitale.

DIRECTRICE – Pourquoi des mammouths ?

PETIT – En histoire, elle a entendu parler des premiers hommes, des australopithèques. D'australopithèque à Australie, elle a vite fait l'amalgame.

BOULIER – Passons à Robert.

DIRECTRICE – Robert ?

BOULIER – C'est son nom. Elle s'appelle Martine Robert. Pas de problèmes pour elle : de bons résultats et un bon comportement.

PETIT – Heureusement qu'elle ne fait pas de théâtre !

DIRECTRICE – Je vous en prie, Madame Petit, n'en rajoutez pas.

PETIT – Non, mais...

DIRECTRICE *(sèchement)* – Je vous ai dit que le chapitre était clos. La suite, Monsieur Boulier.

BOULIER – Séverin : deux gros problèmes en anglais et en français.

PETIT – Même en géo, quand elle lit un terme anglais, sa prononciation est catastrophique. Elle est brouillée pour toujours avec les accents toniques.

LAFOSSÉ *(en sanglotant)* – Chez moi, ils sont tout sauf toniques. On dirait des points. Elle n'ose aller ni vers la gauche ni vers la droite. Le son é ou è, pour elle, c'est du pareil au même. D'ailleurs, c'est l'ensemble des sons qui posent problème. Résultat des courses : une orthographe catastrophique. Il faudrait tout reprendre à zéro.

PETIT – Et tu n'as pas le temps avec le théâtre.

DIRECTRICE *(fâchée)* – Madame Petit, je le dis et je le répète : le chapitre est clos, définitivement clos.

PETIT – Mais, Madame...

DIRECTRICE – Il n'y a pas de " Mais ", ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas.

PETIT – Dans ce cas, permettez-moi de quitter ce conseil de classe en guise de protestation. *(Elle se lève.)* Au revoir.

LES PROFS *(comme des robots, en chœur)* – Au revoir. *(Elle sort.)*

BOULIER – Je crois que nous allons en faire autant, Madame.

DIRECTRICE – Quoi, une mutinerie ?

LAFOSSÉ – C'est ça, vous nous ferez mettre aux fers ou peut-être même pendre au grand mât.

DUPONT – Si pas jeter en pâture aux requins !

DIRECTRICE – Votre attitude est inqualifiable.

BOULIER – La vôtre également, Madame. Notre départ ne pose aucun problème : il ne restait que trois élèves à citer et leurs résultats sont bons. Venez, chers collègues.

(Ils se lèvent et quittent silencieusement le local.)

DIRECTRICE – Faites rentrer immédiatement les autres. (*Ils sont sortis, elle fulmine.*) Je ferai des rapports, je vous écraserai comme de la vermine. (*Les quatre autres profs rentrent.*) Prenez place. Je m'absente deux petites minutes, le temps de donner un coup de téléphone. (*Ils s'assoient tandis qu'elle se lève.*)

PETIT (*rentrant d'un pas décidé*) – Madame, certaines choses peuvent nous exaspérer dans la vie. Mais, en aucun cas, cela ne peut justifier qu'on adopte un comportement inadmissible avec des personnes qui ont le seul tort de se trouver devant vous au mauvais moment.

Réfléchissez-y, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis ! (*Elle sort.*)

DIRECTRICE (*après un temps et sans prêter attention aux autres qui se sont assis*) – Elle a peut-être raison, et tout ça à cause d'un vulgaire mari (*Elle se rend compte qu'ils sont là et qu'ils l'observent.*)... d'un vulgaire mardi (*Elle insiste.*)... mardi... d'un vulgaire mardi de conseil de classe. Je hais les conseils de classe le mardi. Veuillez m'excuser, je reviens. (*Elle sort.*)

SCENE 6 (SIMON, MARICHAL, LEGROS, VINCENT)

MARICHAL – Mais nous ne sommes pas mardi ! Vous ne trouvez pas qu'elle est bizarre en ce moment ?

VINCENT – Et qu'elle tient des propos incohérents ?

SIMON – Vous avez vu la tête des autres en sortant ? Il a dû se passer quelque chose.

LEGROS – Vous avez compris ce qu'ils disaient, vous ? Non seulement, on n'a pratiquement pas eu le temps d'échanger quelques mots mais, en plus, ils parlaient tous en même temps.

MARICHAL – J'ai cru comprendre qu'on allait organiser des classes vertes pendant la semaine qui précède le festival de théâtre.

VINCENT – Le moment ne me paraît pas tellement bien choisi.

SIMON – C'est un euphémisme. Elle qui attache tant d'importance au festival international.

LEGROS – Et puis, elle avait décidé, il y a trois ans, après avoir passé une nuit entière à chercher deux élèves, que nous n'en organiserions plus jamais.

MARICHAL – Oui, mais c'est surtout à cause du feu de camp.

VINCENT – Oui, quand toute la ferme a brûlé.

SIMON – Pour toute, c'était toute : l'habitation particulière et toutes les dépendances.

LEGROS – Tout est parti en fumée : sa maison, la porcherie, l'étable, la paille.

MARICHAL – Si on n'avait pas été bien assuré, le fermier s'y retrouvait, sur la paille.

VINCENT – Même ainsi, il y a laissé de fameuses plumes.

SIMON – Tu parles ! On n'a rien retrouvé non plus de la basse-cour.

MARICHAL – Dans un cas pareil, même assuré, on est toujours perdant.

LEGROS – Merci, c'est gentil !

MARICHAL – Quoi, c'est gentil ?

LEGROS – C'est parce que je suis également assureur que tu dis ça ?

MARICHAL – Pas du tout. Mais tu es bien placé pour savoir que les compagnies ne sèment pas l'argent à tout vent. Elles s'y retrouvent d'abord, avoue-le.

LEGROS – Mais non, mais non, tu exagères !

VINCENT – Tu manques de franchise pour un assureur.

SIMON – C'est un comble ! Au fait, vous avez compris quelque chose avec cette histoire de piquères ?

VINCENT – Je crois qu'il était question d'en faire pendant un camp d'entraînement pour le Tour de France mais je ne sais pas si j'ai bien tout saisi.

LEGROS – Elle débloque.

MARICHAL – Entre la randonnée pour nos élèves cyclotouristes organisée par Meurant et le Tour de France, il y a une fameuse différence.

VINCENT – Elle t'a parlé de quelque chose, François, pour l'organisation du voyage de fin d'année ?

SIMON – Pas du tout mais je suis partant pour un Tour de France gastronomique ou pour une route des vins. Je me vois déjà faire tout le Bordelais puis la vallée du Rhône.

MARICHAL (*étonnée*) – En vélo ?

SIMON – En voiture ! Tu m’as déjà bien regardé ? Moi, les Côtes du Rhône, je ne les monte pas, je les descends ! (*Il fait semblant de boire.*)

LEGROS – Mais ça ne pourrait jamais marcher. Même si ce n’était qu’un mini-tour d’une semaine par exemple, les parents n’accepteraient jamais.

MARICHAL – A raison ! On ne pourrait jamais le proposer à un prix démocratique.

VINCENT – On lui a peut-être alloué un budget extraordinaire.

SIMON – Tu crois encore au Père Noël, après toutes les restrictions de ces dernières années.

LEGROS – Tu as raison. Arrêtons de rêver. (*Un temps.*)

MARICHAL – Nous ne sommes que quatre. Je suppose que nous n’en aurons pas pour longtemps.

VINCENT – Cinq avec Renard. Il doit arriver en principe.

SIMON – Il a dû se passer quelque chose de bizarre, tout le monde avait une tête d’enterrement.

VINCENT – Eh bien ! nous irons tous aux funérailles.

LEGROS (*se levant*) – Venez tous, Mesdames et Messieurs les Professeurs, nous vous invitons à l’enterrement de vos dernières illusions.

SIMON – L’enseignement vient de mourir, Mesdames et Messieurs, après une lente, longue et pénible agonie. Les assassins sont activement recherchés et l’enquête semble conduire vers les milieux politiques. (*Legros va se servir un café.*)

MARICHAL (*ironique*) – Tu en es sûr ? Ce serait vraiment très, très étonnant, très bizarre.

VINCENT (*imitant Louis Jouvet*) – Vous avez dit “ bizarre ”, Madame Marichal, comme c’est bizarre !

MARICHAL (*même imitation*) – Moi, j’ai dit “ bizarre ” ? Comme c’est bizarre !

LEGROS – Quand c’est politique, on ne trouve jamais. A moins que l’assassin ne soit parmi nous, parmi nos élèves, même.

VINCENT – Tu as des soupçons ?

LEGROS – Oui, bien sûr. Le commanditaire est chez nous : c’est Bonnet.

SIMON – Le gros Bonnet ?

LEGROS – Précisément : le gros Bonnet. Dans ces histoires-là, il y a toujours un gros bonnet.

VINCENT – Allez ! fin de la chronique policière, c’est trop sinistre.

MARICHAL (*regardant sa montre*) – Deux petites minutes...c’est bien ce qu’elle nous a dit.

LEGROS (*essayant d’imiter Lafosse*) – Comme dirait Natacha, elle est encore en retard la vieille peau. (*La directrice rentre à ce moment-là, ils se lèvent.*)

SCENE 7 (LES MEMES plus MADAME DURIEUX)

TOUS (*en chœur et au garde-à-vous*) – Madame la Directrice.

DIRECTRICE (*visiblement toujours très fâchée*) – Restez assis, je vous en prie. (*Ils se rassoient.*) Allons-y, Monsieur Simon.

SIMON – On commence avec Allard, Madame la Directrice. Rien de spécial à en dire. Ses résultats sont satisfaisants, son comportement également.

MARICHAL – Mais d’après certains de mes collègues, il ne participe pas suffisamment.

LEGROS – Si on commence à faire ce genre de remarque, on sera encore là à deux heures du matin. On a déjà suffisamment de mal avec ceux qui sont trop bavards ou qui perturbent de manière agressive les cours.

VINCENT – Tu as raison, Michel. Ne voyons pas de problèmes là où il n’y en a pas.

MARICHAL – Il participe, chez toi, en anglais ?

LEGROS – Pas spécialement mais je n'en fais pas un plat.

DIRECTRICE – Passons au suivant. Je ne tiens pas à m'éterniser non plus aujourd'hui.

VINCENT (*étonnée*) – Ce n'est pas dans vos habitudes, Madame !

DIRECTRICE (*sèchement*) – Disons que je tiens simplement à rentrer plus tôt, n'en faisons pas un fromage.

MARICHAL – Comme dirait un corbeau que nous avons tous bien connu.

SIMON – A propos de corbeau, que devient Monsieur Renard ?

VINCENT – Il boit à la fontaine.

DIRECTRICE – Ne fabulez pas, Madame Vincent. Il venait d'arriver mais il a préféré repartir chez lui quand vos collègues lui ont demandé de ne pas assister à votre conseil de classe.

MARICHAL – Et sûrement de méchante humeur, lui d'ordinaire si affable.

VINCENT – Comme dirait La Fontaine.

SIMON – Sans compter que nous nous réunissons sans prof de morale.

MARICHAL – Mais nous sommes également très affables.

DIRECTRICE (*joignant les mains*) – Ecoutez, Dieu sait si j'ai la chance de compter dans mon établissement des professeurs à l'esprit très alerte mais ne croyez-vous pas qu'avec moins de jeux de mots, nous irions un peu plus vite ?

SIMON – Si, mais en apparence seulement. Le lièvre est réputé bien plus rapide que la tortue. Vous connaissez pourtant la suite.

DIRECTRICE – La suite, je l'attends, Monsieur Simon, sans vouloir vous faire...la morale.

SIMON (*souriant*) – Vous avez l'air de meilleure humeur, Madame.

DIRECTRICE (*sèchement*) – Que voulez-vous dire par là, Monsieur Simon ?

SIMON (*embarrassé*) – Euh...rien. Baquet : un échec...dans chaque branche.

MARICHAL – Mais que fait-elle à ce niveau ?

LEGROS – Et ses absences ! Il n'y a que dans ce domaine qu'elle soit brillante.

VINCENT – Elle ne comprend rien. C'est comme si on lui parlait dans une langue étrangère.

LEGROS – Mais très étrangère, parce que l'anglais, c'est du patois chinois, pour elle, et en plus, elle l'articule comme une vache espagnole.

MARICHAL – Et ça t'émeut ?

VINCENT (*en aparté*) – Meu !

SIMON – Ne soyez pas vache avec elle.

DIRECTRICE – C'est si grave que cela ?

LEGROS – C'est gravissime, Madame.

MARICHAL – Mais que fait-elle à ce niveau ?

DIRECTRICE – Nous déciderons après les examens. Il faudra sans doute la réorienter.

MARICHAL – Sûrement ! Quand on lui parle des points cardinaux, elle croit qu'on lui parle de religion.

VINCENT – Mais avec les garçons, ce n'est pas une petite sainte.

SIMON – Là, au moins, elle ne perd pas le Nord.

LEGROS – Oserais-je dire que c'est son pôle d'attraction.

SIMON – Ose. Nous arrivons à Blaireau, Madame la Directrice...

LEGROS (*vivement*) – Celui-là, je ne peux pas le blairer.

SIMON – Un échec en anglais.

MARICHAL (*prenant un air dégoûté*) – C'est vrai qu'il est désagréable.

DIRECTRICE – J'ai reçu un coup de téléphone des parents. Ils se plaignent, Monsieur Legros, de l'ostracisme dont vous faites preuve à l'égard de leur fils.

LEGROS (*toujours aussi vivement*) – Ostracisme ? Ostracisme ? Mais que je n'aime pas ce garçon ! Et d'abord, qu'est-ce que ça veut dire " Ostracisme " ? Qui leur apprend des mots pareils ?

SIMON – C'est moi, en histoire.

LEGROS – Tu deviens fou ?

SIMON – Pas du tout. C'est dans le programme.

LEGROS (*fâché*) – Ah ! parce que tu leur enseignes ce que demande le programme, toi ! Et après on s'étonne d'avoir des problèmes avec les parents ! Ils n'ont qu'à mieux s'occuper de l'éducation de leur fils, ceux-là ! (*Il joint les mains.*) Ah, les gens !

DIRECTRICE – Et que faut-il leur répondre à ces gens ?

LEGROS - Qu'ils viennent à la réunion de parents ! Je leur montrerai les interrogations de leur fils, ils verront si je fais preuve d'os machin chouette.

MARICHAL – D'ostracisme.

LEGROS – Ostracisme ! Ostracisme ! Mais que je n'aime pas ce garçon ! (*Se tournant vers Simon.*) Et toi, parle-leur des Ostrogoths plutôt que d'ostratruc !

VINCENT – D'ostracisme.

LEGROS – C'est ça, d'ostracisme ! Mais que je n'aime pas ce garçon !

DIRECTRICE (*consternée*) – Mais c'est pire que du théâtre en patois bruxellois !

LEGROS – Vous pourriez me prêter un vélo pour que je suive la conversation ?

DIRECTRICE (*ironiquement*) – Pour cela, il faudrait que vous vous intéressiez au théâtre et que vous ayez vécu, comme moi, quelques années à Bruxelles, Monsieur Legros. Enfin, peu importe ! Allons-y, Monsieur Simon !

SIMON – Nous arrivons à Bonnet.

VINCENT (*insistant*) – Le gros Bonnet.

MARICHAL – Le commanditaire.

DIRECTRICE (*étonnée*) – Le commanditaire ?

SIMON (*réalisant*) – Ah, oui ! le commanditaire. (*Rires des profs.*)

DIRECTRICE (*visiblement très fâchée*) – Puis-je savoir de quoi il s'agit ?

MARICHAL – Ce ne sont que des bêtises, Madame.

DIRECTRICE – Je m'en doute. Vous êtes des spécialistes en la matière.

VINCENT (*vexée*) – Merci ! Mais par commanditaire, il faut comprendre “ instigateur ”.

L'instigateur des mauvais coups, c'est lui !

MARICHAL – Et il ne se fait jamais prendre, évidemment !

SIMON – Plus hypocrite que ça, tu meurs !

LEGROS (*tout sourire et en insistant sur le mot "Ostracisme "*) – Voyons, François, ne fais pas preuve d'ostracisme. (*Rires des autres profs, la directrice s'énerve de plus en plus.*)

MARICHAL – Tu as enfin intégré ce mot dans ton vocabulaire, bravo !

LEGROS (*ravi*) – Ah ! ça fait du bien !

VINCENT – Donc, Madame, si vous nous avez bien compris : ce Bonnet, nous ne réussissons jamais à lui faire porter le chapeau.

DIRECTRICE (*sèchement*) – J'ai bien compris. Enfin ! faites en sorte de le coincer. En attendant, je le verrai pour lui expliquer que nous avons vu clair dans son petit jeu.

SIMON – Surtout que c'est le suivant, Coupez, qui se fait sanctionner à sa place. Il est tellement bête qu'il fait tout ce que Bonnet lui suggère.

VINCENT – Les basses besognes, et c'est vrai qu'il est bête.

MARICHAL – Mais que fait-il à ce niveau ?

LEGROS – On se le demande tous et sans faire d'ostracisme à son égard, je dirai que je n'aime pas ce garçon. (*Toujours ravi et insistant encore sur le mot “ Ostracisme ”.*)

DIRECTRICE – Et jusqu'où sa bêtise va-t-elle ?

SIMON - Sept échecs.

MARICHAL – Et il va faire la course avec Baquet pour l'égaliser.

VINCENT – En voiture, alors, et dans un siège baquet. (*Tous se mettent à rire.*)

LEGROS – Il faut vous expliquer, Madame, qu'il a un seul centre d'intérêt : les voitures.

SIMON – D’ailleurs, je ne sais pas s’il l’a fait exprès mais, dans une expression écrite, il a cité “ Jean de Florette ”, d’un certain Marcel Bagnole. Marcel Bagnole, on aura tout vu !

DIRECTRICE (*consternée*) – Bon ! nous avons fait le tour du Salon de l’Auto. Passons au suivant.

SIMON – Le suivant ne roule plus en coupé mais carbure à la super. Il s’agit de Draguet. C’est un excellent élément et, avec son nom, toutes les filles de la classe sont bien entendu folles de lui.

DIRECTRICE (*irritée*) – Bien entendu.

SIMON - Passons à François : des résultats très moyens et un gros problème chez moi, en histoire. Il semble incapable de comprendre la chronologie. Je vous cite de mémoire sa réponse à la question “ Qu’est-ce qu’un siècle ? ” : c’est une année tellement longue qu’elle dure cent ans.

MARICHAL – Donc, la guerre de cent ans n’a duré qu’une année pour lui ?

SIMON – Dans sa logique chronologique, sûrement ! Dans le même registre, 3 000 avant J.-C., pour lui, cela devient 3 000 avant Jules César. Et il croit dur comme fer qu’Astérix et Obélix ont réellement existé. Mais, pour revenir à Jules César, auteur de “ La guerre des Gaules ”, cela évoque pour lui le championnat de football.

LEGROS – Et là, je parie qu’il sait qu’un match dure nonante minutes.

DIRECTRICE – Dans l’autre classe, il y a déjà un spécimen comme lui qui a un ballon à la place du cerveau. Et il joue ?

SIMON – Bien entendu.

DIRECTRICE – Ne me dites pas qu’il joue aussi à l’extérieur ?

SIMON – Non, en salle seulement. Monsieur François a horreur de se salir.

DIRECTRICE (*rectifiant, de plus en plus irritée*) – Quand je disais “ à l’extérieur ”, je parlais de sa place. Enfin, bref ! au suivant !

SIMON – Au féminin pluriel, car les trois suivantes, Grisselin, Hourez et Jaumain sont trois bonnes élèves.

DIRECTRICE – Cela fait plaisir à entendre.

SIMON – Nous arrivons à Lhoir.

DIRECTRICE (*très énervée*) – Je parie que vous allez me dire qu’il dort comme l’animal du même nom, qu’il hiberne et toutes vos bêtises habituelles. Au suivant !

(*Un temps. Tous s’interrogent du regard.*)

SIMON – Malaise.

DIRECTRICE (*même jeu*) – Et celui-là, il s’évanouit régulièrement pendant les cours, je suppose ? Bref ! il nous fait régulièrement un petit malaise.

(*Un temps. Les profs sont silencieux. Elle se lève.*) Alors, vous ne dites plus rien ? Vous avez l’air mal à l’aise. (*Elle savoure son effet.*) Continuons, Monsieur Simon, je n’ai pas que cela à faire, moi ! (*Elle se rassoit. Un temps.*)

SIMON – Noisier fait pratiquement le maximum dans chaque branche. Elle est de loin la plus brillante de nos élèves.

DIRECTRICE (*ironiquement*) – Fait-elle du théâtre, cette charmante enfant ?

MARICHAL – Hélas, non, Madame !

DIRECTRICE (*même jeu*) – Comme c’est dommage !

MARICHAL – C’est surtout dommage pour madame Lafosse, elle n’a pas forcément que des pur-sang dans son écurie.

DIRECTRICE – Mais elle nous gagnera le Grand Prix, vous verrez !

LEGROS – Nous l’espérons tous, Madame.

VINCENT – A propos, Madame, est-il vrai que nous organiserons des classes vertes la semaine précédant le festival ?

DIRECTRICE (*étonnée*) – Il n’a jamais été question de ça, les dernières ont coûté assez cher comme ça.

LEGROS (*rassuré*) – Je me disais aussi.

SIMON (*intéressé*) – Puis-je contacter mon agence habituelle pour organiser un petit tour de France d’une semaine environ ?

DIRECTRICE (*ouvrant de grands yeux*) – Mais où avez-vous la tête, Monsieur Simon ? Pensez-vous que nous avons gagné au loto ?

LEGROS – Je me disais aussi.

SIMON – J’avais cru comprendre...

DIRECTRICE – Comprendre quoi ? Et croire qui ? Descendez du traîneau du Père Noël. Vous vous contenterez d’un jour... à Paris, je suppose, comme d’habitude ?

SIMON (*déçu et articulant péniblement*) – Oui, comme d’habitude ! Et nous passerons par Versailles.

MARICHAL – Allez, tu l’auras ta vie de château !

VINCENT – Et tu salueras le Roi Soleil de notre part.

LEGROS (*tout sourire*) – Il se croit victime d’un ostracisme, Madame. (*Tous rient, sauf Madame Durieux.*)

MARICHAL – Et le camp d’entraînement, Madame ?

DIRECTRICE (*fâchée*) – Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? Meurant fait de l’athlétisme avec ses élèves ? C’est bien la première fois qu’il fait quelque chose, cet olibrius !

MARICHAL (*choquée*) – Madame ! vous n’avez pas le droit ! Monsieur Meurant n’est pas là pour se défendre.

VINCENT – C’est vrai, ça ! C’est trop facile !

LEGROS – Mais, expliquez-nous, alors Madame. Nous n’avons pas rêvé. C’est quoi cette histoire de camp ?

DIRECTRICE (*très fâchée et se levant pour arpenter la scène*) – Mais vous m’embêtez tous à la fin avec vos questions ! Gardez vos élucubrations pour vous ! Tout irait bien mieux si vous ne pensiez pas continuellement à faire des voyages ou à partir en congé. Travaillez, bande de fainéants, au lieu de faire de l’humour comme des débiles !

LES PROFS (*scandalisés*) – Oh ! (*Ils se lèvent.*)

MARICHAL – Cette fois, c’en est trop ! Vous le finirez seule, votre conseil de classe.

VINCENT – Comme vous décidez tout toute seule, vous ne serez pas dépaysée.

(*Ils se dirigent vers la porte.*)

DIRECTRICE (*fulminant*) – Revenez ! je ferai des rapports !

LEGROS – Fais-les, salope ! (*Ils sortent.*)

DIRECTRICE (*au bord de la crise de nerfs, hurlant*) – Sales profs ! Minables ! Débiles ! Vous m’entendez ? Débiles !

LEGROS (*revenant et ressortant aussitôt*) – Salope !

DIRECTRICE (*hurlant toujours*) – Débiles ! Bande de débiles !

(*RIDEAU*)

ACTE 2

(*Dans la salle des profs. Simon et Lafosse sont assis. Legros fait les cent pas.*)

SCENE 1 (FRANÇOIS SIMON, NATACHA LAFOSSE, MICHEL LEGROS)

SIMON – Puisque tu parles de Lhoir, Natacha, il me revient en mémoire une anecdote à son propos. Il fait tellement de bêtises que lorsque j'ai parlé dernièrement du fameux vase de Soissons, il est sorti subitement de sa léthargie habituelle pour littéralement hurler: "Cette fois-ci, ce n'est pas moi qui l'ai cassé, Monsieur, je vous le jure !" (*Rire général.*)

LAFOSSE - Il est vraiment bête !

SIMON - Ou alors, c'est vraiment bien imité.

LAFOSSE - Il est au minimum très naïf, en tout cas!

SIMON - Pourquoi ?

LAFOSSE - Figurez-vous que, avant une répétition, je leur ai demandé une courte improvisation dans laquelle il était question d'un homme qui cherchait à acheter des produits sains...

LEGROS - C'est pratiquement une tâche impossible.

LAFOSSE - Il se renseignait donc sur leur provenance. J'en ai profité pour rappeler les grands problèmes les plus récents.

SIMON - Tu as dû en avoir pour un bon moment.

LAFOSSE - Oui, mais ça, c'est un autre problème. Nous avons déjà la directrice sur les bras.

LEGROS - A chaque jour suffit sa peine.

LAFOSSE - Exactement. Toujours est-il que, le plus sérieusement du monde, il m'a demandé: "Mais, Madame, les Anglais, ils ont fini par la rattraper, leur vache folle ?" (*Rire général.*)

LEGROS - Et tu es parvenue à garder ton sérieux ?

LAFOSSE - J'aurais bien ri mais j'étais surtout consternée.

SIMON - Il y avait de quoi !

LAFOSSE - Eh oui !

SIMON - Eh oui !

LEGROS - Eh oui ! (*Un temps.*)

LAFOSSE - La suite des explications. De fil en aiguille, nous en sommes venus à parler du théâtre.

SIMON – Et c'est là que la directrice a commencé à disjoncter ?

LAFOSSE – Tout à fait ! et question étincelles, nous avons été servis.

SIMON – C'est-à-dire ?

LAFOSSE – Eh bien ! elle a carrément parlé de neutraliser les cours durant les deux dernières semaines avant le festival.

LEGROS – Elle est folle ! Après leurs deux semaines de vacances de printemps, ils n'auraient plus cours pendant un mois. Déjà qu'à cette période de l'année, ils ne sont plus tellement courageux !

LAFOSSE – La sève qui monte, l'appel des sens !

SIMON – Il faut quand même être réaliste : le théâtre, c'est du bonus ! C'est un moyen, pas une fin !

LAFOSSE – Visiblement, elle pense le contraire. Elle n'a apparemment toujours pas digéré notre semi-victoire de l'année dernière. La « standing ovation », elle la veut pour elle seule, du moins pour ses représentants.

LEGROS (*songeur*) – Elle n'a pas digéré les petits Suisses.

LAFOSSE – Disons qu'elle les a avalés de travers !

SIMON – Elle a dû trouver leur prestation très neutre.

LAFOSSE – Et vouloir mettre leur drapeau en berne.

SIMON – Et vous faire prendre l'Helvétie pour des lanternes. (*Un temps. Sourires des profs.*)

LEGROS – Joli ! Ton humour tient le haut du pavé.

LAFOSSE – Comme disent les coureurs de Paris-Roubaix.

LEGROS – Après tout ça, je me sens un pneu crevé, moi !
SIMON – Et aussi un peu secoué, je parie !
LAFOSSE – C’est classique !
SIMON – Et ça faisait même partie de la Coupe du Monde !
LAFOSSE (*étonnée*) – Tiens ! je croyais que c’était une compétition qui ne s’adressait qu’aux seuls footballeurs tous les quatre ans !
LEGROS - Non, ça existait pour le vélo et chaque année !
SIMON – Tu peux le croire, il en connaît un rayon !
LAFOSSE – Et dès qu’il est question de vélo, il ne prend jamais ça par-dessus la jante !
SIMON – Et c’est pour ça qu’il est devenu coureur...de jupons.
(*Sourires des profs, sauf de Legros.*)
LEGROS – Vous vous acharnez, ma parole ! Vous me faites une drôle de réputation. En tout cas, elle est surfaite.
LAFOSSE – Allez ! ne nous acharnons plus, fin de la minute cycliste ! (*Un temps.*)
SIMON – Heureusement qu’il n’y a ni micro ni caméra dans la salle des profs !
LEGROS – Tu l’as dit ! On nous conduirait directement à l’asile.
LAFOSSE – On ne pourrait pas y rentrer, il y a déjà un monde fou. (*Un temps.*)
LEGROS – Nous n’arrivons décidément pas à changer !
LAFOSSE (*soupirant*) – Eh non !
SIMON (*même jeu*) – Eh non !
LEGROS (*même jeu*) – Eh non !
LAFOSSE – Allez ! la suite de notre feuilleton. Nous arrivons donc à la cerise sur le gâteau : elle veut tellement la victoire qu’elle est prête à neutraliser les deux dernières semaines de cours au profit de répétitions intensives. Et pour la dernière semaine, elle parlait carrément de retenir les élèves pour les doper.
SIMON/LEGROS (*choqués, en chœur*) – Les doper ?
LAFOSSE – Des piqûres de vitamines tous les jours.
LEGROS (*horrifié*) – La salope !
SIMON – Nous n’avions pas rêvé : il avait bel et bien été question de piqûre.
LAFOSSE – Nous avons eu beau protester qu’ils n’étaient que des adolescents faisant du théâtre en amateurs...
LEGROS – Et non pas des coureurs cyclistes !
SIMON (*réalisant*) – De là l’allusion au Tour de France et mes illusions quant au voyage de fin d’année.
LEGROS – Et ta chute douloureuse du traîneau du Père Noël !
LAFOSSE (*s’inquiétant*) – Tu es tombé ?
SIMON – Rassure-toi, c’était uniquement dans le langage imagé de cette folle. Mais il a quand même été question d’organiser des classes vertes ?
LAFOSSE – Uniquement dans son esprit tordu et assoiffé de triomphe. C’était un mensonge pour les parents. Nous les aurions gardés pendant une semaine en les immobilisant pour mieux les piquer.
SIMON (*horrifié*) - Rien d'autre?
LAFOSSE – Si : pour les parents, ça portait l’appellation « Classes vertes ». Pour nous, celle de « camp d’entraînement avant la compétition ».
SIMON/LEGROS (*lentement, choqués et en chœur*) – La salope !
(*Ils se regardent alors vaguement amusés.*)

SCENE 2 (LES MEMES plus LAURENT)

(*Carine fait son entrée, elle apporte le courrier.*)

LAURENT – Je vous apporte les dernières nouvelles du front.

LAFOSSE – Est-il populaire ?

LAURENT – Pas vraiment. Il faut dire que c'est une grève particulière : renvoi des élèves sans appel syndical préalable, donc des parents, du moins ceux qui étaient présents chez eux, pour le moins étonnés de voir rentrer leurs enfants. Ceux dont les parents travaillent, qu'auront-ils fait ? Oui, vraiment une drôle de grève: aucune décision politique pour la motiver, pas de violence au sein de l'école.

LAFOSSE – Si, justement !

LAURENT – Oui, mais difficile à expliquer et à faire admettre, venant d'une directrice.

SIMON – Ramona trouvera les mots justes. On peut lui faire confiance.

LAURENT – Vous pourrez vous en rendre compte ce soir puisque la télévision régionale était présente.

LAFOSSE – La voilà devenue vedette !

LAURENT – Et il n'y avait pas que la télévision ! Les gendarmes étaient là, également.

LEGROS (*s'emportant et se levant*) – Qu'est-ce qu'ils faisaient là, ceux-là ? Ils n'ont qu'à venir avec des autopompes, tant qu'ils y sont !

LAFOSSE – Ce serait très poétique : on verrait l'eau venir mourir sur la grève.

LAURENT (*rêveuse*) – Quelle jolie formule, Madame Lafosse !

LAFOSSE – Oui, mais plutôt humide. Vous avez déjà vu une autopompe en action ?

LAURENT – Oui, après un match de foot, mais jamais sur des profs. Ah, si ! pendant les dernières grèves.

SIMON – Espérons qu'on n'en arrive pas là !

LAURENT – Ah ! j'oubliais : des parents sont venus eux aussi aux nouvelles, les Connard étaient là.

LEGROS – Ils auraient mieux fait de rester chez eux, cette bande de co... (*Il s'arrête net, pensif.*) Quand on répète un mot, comment appelle-t-on ça, en français ?

SIMON – Une répétition, tout simplement.

LEGROS – Et si je dis deux fois la même idée ? Descendre en bas, par exemple.

SIMON – C'est un pléonasme.

LEGROS – Je ne parviens jamais à le retenir. (*Il s'approche insensiblement de Laurent et se tourne vers elle.*) Donc en disant à Carine : “ Je vais remonter avec vous en haut au bureau. ”, je pléonasme.

LAFOSSE – Tu pléonasmes ou tu plais aux femmes, c'est selon ! Allez ! fin de la minute culturelle et affective, il est l'heure d'aller relever les autres.

LEGROS – Pourquoi ? Ils sont tombés ?

SIMON – Celle-là, on la connaît par cœur. Allons-y. (*Les profs sortent, sauf Legros.*) Tu viens, Michel ?

LEGROS – Je vous suis. J'assure nos arrières. (*Il regarde le postérieur de Carine qui range le courrier dans les casiers, puis il s'approche d'elle.*)

LAURENT - J'en aurai classé du courrier depuis que je suis ici.

LEGROS - Et moi qui ne pense jamais à vous écrire.

LAURENT - Dieu merci ! Et que m'écrieriez-vous ?

LEGROS - Des poèmes, bien sûr ! Ils épouseraient parfaitement votre douceur et votre gentillesse.

LAURENT - A propos d'"épouseraient", je vous rappelle, simplement en passant, bien sûr...

LEGROS (*charmeur*) - Bien sûr !

LAURENT - ...que je suis mariée et même pas le moins du monde en instance de divorce.

LEGROS - Nous sommes toujours en instance de quelque chose et souvent sans le savoir.

LAURENT - Oui, mais moi, voyez-vous, je sais et j'en suis même sûre !

LEGROS - Est-on sûr de quelque chose à l'heure actuelle ? Tiens, à défaut de vous écrire, je pourrais vous parler.

LAURENT - C'est ce que vous faites depuis quelques instants, quelques longs instants, figurez-vous ! (*Elle soupire.*)

LEGROS - Vous a-t-on déjà dit, Carine, que vous étiez belle comme une fleur, belle comme la plus belle fleur d'un jardin de roses ?

LAURENT (*en le regardant bien dans les yeux*) – Oui, on me l'a dit, on me le dit et on me le répète : mon mari, tous les jours en me tendant un bouquet de roses, justement ! Mais votre prose est tout, sauf originale, Monsieur Legros.

LEGROS (*déçu et bafouillant un peu*) – Ah ?...Je...Je vais aller aider les autres à relever...les autres. Ils ne sont pas tombés...mais...enfin, vous savez...c'est un peu comme à l'armée...

LAURENT – Oui, oui, mon capitaine, je comprends.

LEGROS – C'est ça, moquez-vous !

LAURENT – Mais je ne me moque pas... (*Elle sourit, il sort. Un temps.*)

SCENE 3 (LAURENT, MARICHAL, PETIT, VINCENT)

(*Les trois profs rentrent et vont directement s'asseoir, Laurent se prépare à sortir.*)

MARICHAL – Ah ! vous étiez là, Carine ? Nous sommes rentrées sans vous apercevoir.

LAURENT – Ce n'est pas grave. Je m'en allais.

VINCENT – Vous retourniez à votre poste ?

LAURENT – A mon poste, oui, ce sont les termes corrects. Vous avez été relevées et moi, je retourne à mon poste. Le vocabulaire est pour le moins militaire, aujourd'hui.

PETIT – Un lendemain de bataille, c'est sans doute normal.

LAURENT (*amère*) – Sans doute, oui. Je viens d'être accostée par un dragueur de mines, c'est sans doute le contexte aussi qui veut ça. Heureusement que je suis assez forte pour résister à un abordage ! Allez ! cap sur la haute mer et mon bureau, c'est le moment si je veux encore profiter de la marée. A plus tard !

LES PROFS – A plus tard ! (*Elle sort.*)

VINCENT – Elle avait l'air bizarre.

MARICHAL (*imitant Louis Jouvet*) - Vous avez dit "bizarre", Madame Vincent, comme c'est bizarre!

VINCENT (*même jeu*) - Moi, j'ai dit "bizarre"? Comme c'est bizarre !

PETIT – Ce vocabulaire “ marin ”, ça ne lui ressemble pas tellement !

MARICHAL – Oui. Et, à propos de “ mine ”, Legros n'arborait pas, lui non plus, un visage tellement souriant.

PETIT – Legros ! Je parie que c'est à lui qu'elle faisait allusion en parlant de dragueur de mines.

MARICHAL – Il a fait son service dans la marine ?

VINCENT – Dans la marine, je ne sais pas mais dans les dragueurs, ça sûrement !

MARICHAL – Les dragueurs “ terrestres ”, ça existe ?

VINCENT – Proportionnellement, il doit même en avoir beaucoup plus sur terre que sur les flots.

PETIT – Et dans les cinémas en train de regarder “ Histoire d'eau ”.

MARICHAL – Coupons les vannes, je suis vannée.

VINCENT – Qu'il est bon de se retrouver à trois en position assise après avoir été trois heures debout à trois !

PETIT (*admirative*) – Elle vient de loin, celle-là !

MARICHAL – Cent mètres à peine, la distance qui nous sépare à présent de la grille.

VINCENT – Laquelle ? Celle pour accéder à l'école ? Parce que l'autre est affichée à quelques mètres à peine.

PETIT – C'est nettement plus court.

MARICHAL – Logique : c'est la grille des cours ! (*Un temps.*)

PETIT – Vous croyez qu'on a eu raison de la séquestrer ?

VINCENT - On ne fait que lui rendre la monnaie de sa pièce.

PETIT – Pas exactement. Elle avait simplement pensé le faire.

MARICHAL – Oui, et peut-être tout simplement parce que son mari l'avait poussée à bout.

VINCENT – Quand je me dispute avec le mien, je ne pense pas pour autant à prendre quelqu'un en otage !

MARICHAL – Bien sûr, mais nous faisons tous un métier difficile et elle a eu un début de journée pour le moins énervant quand même : ce matin, comme elle était en retard et qu'elle roulait trop vite,...

PETIT – Comme d'habitude !

MARICHAL – ...elle renverse l'agent qui réglait la circulation près de l'école.

VINCENT – Il y a des débuts de journée plus agréables.

MARICHAL – Pour l'agent aussi ! Faire cinquante mètres sur un capot de voiture en entendant la conductrice hurler des injures, ce n'était pas une très belle expérience !

PETIT – Et devant tous nos élèves écroulés de rire.

VINCENT – Quelle humiliation !

MARICHAL – Oui, pauvre agent !

VINCENT – Je parlais de la directrice : elle est quand même restée plus de trois heures au poste. Ils croyaient dur comme fer qu'elle avait bu.

MARICHAL – Alors qu'il n'était que huit heures quinze et qu'elle ne boit pratiquement que du café.

VINCENT – Tu ne sais pas ce qu'elle peut y rajouter !

PETIT – Certains parlent de whisky !

MARICHAL – Oui, certains. D'autres parlent de cognac !

VINCENT – Certains plus d'autres, ça fait beaucoup de monde et suffisamment pour alimenter la rumeur.

PETIT – A propos d'alimenter : si elle boit, elle ne mange pas tellement. Vous avez déjà vu ce qu'elle avale quand elle prend ses repas avec nous ?

MARICHAL – C'est peut-être nous qui la dégoûtons !

VINCENT – Avec nos jeux de mots “ débiles ” ! (*Grands sourires. Petit se lève.*)

MARICHAL – Où vas-tu ?

PETIT – Je vais essayer d'aller parlementer avec elle : un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. (*Elle sort.*)

VINCENT – Elle rêve.

MARICHAL (*chantant*) – Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux.

VINCENT (*imitant la façon de parler des Indiens*) – Petite Ramona rêveuse partie parlementer avec grand chef pour fumer calumet de la paix.

MARICHAL (*même jeu*) – Petite Ramona se faire des idées, grand chef a déterré hache de guerre.

VINCENT (*reprenant son sérieux*) – Et tu ne vois guère de possibilités de réconciliation ?

MARICHAL – A court terme, cela me semble difficile et pourtant...

VINCENT – Et pourtant ?

MARICHAL – Il faut trouver une solution à court terme. Ne pas voir une directrice quelques heures, cela passe encore. Mais plus, bonjour les dégâts ! Mon Dieu ! Et la diffusion du reportage ? La télévision était là.

VINCENT - Ramona n'a parlé de rien. J'étais à ses côtés. Elle a évoqué une grève pour des motifs tout à fait particuliers, ne regardant que le personnel de l'école et elle a précisé que les parents recevraient un courrier leur expliquant la situation exacte.

MARICHAL - Nous sommes donc les seuls à être au courant..

VINCENT – Mais dès ce soir, en ne la voyant pas réintégrer le domicile conjugal, son mari le sera, puis la police.

MARICHAL – A moins que trop heureux d'en être débarrassé, il ne déclare pas sa disparition aux autorités compétentes.

VINCENT – Toujours est-il qu'à partir du deuxième jour de séquestration, la situation risque vite de devenir intenable pour nous.

MARICHAL – Tu crois qu'ils vont faire sauter les paras pour la délivrer ?

VINCENT – Ils n'iront sûrement pas jusque là, un petit assaut terrestre suffira sans doute amplement.

MARICHAL – Quelques centaines d'hommes armés jusqu'aux dents, déferlant par vagues.

VINCENT – C'est une directrice qu'il faut libérer, pas le soldat Ryan.

SCENE 4 (BOULIER, DUPONT, MARICHAL, VINCENT puis LAURENT)

(Boulier et Dupont entrent, visiblement de mauvaise humeur.)

MARICHAL – En voilà qui ont l'air d'avoir bravé le feu des Allemands lors du débarquement de Normandie !

VINCENT – Vous avez rencontré des panzers ou ils vous ont délogé aux lance-flammes ?

DUPONT – Ni l'un, ni l'autre.

BOULIER – Nous avons plutôt tendance à commencer à rire jaune avec votre humour !

DUPONT – Et pas parce que des kamikazes japonais auraient pris pour cible notre frêle esquif en plein Pacifique, non plus !

MARICHAL – Alors, expliquez-vous.

VINCENT – Ne laissons pas entre nous cet océan Pacifique d'incompréhension.

MARICHAL – Banzaï ! jetez-vous à l'eau, il n'y a pas le moindre requin à l'horizon.

BOULIER – Justement, c'est à propos du requin !

DUPONT – Vous trouvez ça une solution de l'avoir mise en cage ?

BOULIER – On pourrait peut-être essayer de l'apprivoiser.

MARICHAL – C'est justement ce que Ramona est en train de faire.

BOULIER – Tant mieux parce que la situation commence à nous peser.

VINCENT – De notre côté, nous étions également occupées à réfléchir pour la débloquer et soulager nos frêles épaules.

DUPONT – Et quelle est votre idée ?

MARICHAL – Nous n'en avons encore aucune, nous n'en étions qu'au début de nos réflexions.

VINCENT – Nous nous disions simplement que la situation risquait rapidement de devenir intenable et qu'il faudrait sans doute songer à relâcher le soldat Ryan.

MARICHAL – De là nos propos version seconde guerre mondiale lors de votre entrée.

Asseyez-vous, nous serons mieux pour en discuter. *(Ils s'assoient.)*

BOULIER – Ses mots ont sûrement dépassé sa pensée.

DUPONT – Elle devait être à bout de nerfs.

BOULIER – Et elle a craqué.

DUPONT – Ça arrive à n'importe qui.

BOULIER – A n'importe qui.

MARICHAL – De dire n'importe quoi ?

BOULIER – De dire n'importe quoi.

VINCENT – Mais est-elle n'importe qui ? Non, c'est Madame la Directrice.

MARICHAL – Nous a-t-elle dit n'importe quoi ? Non ! Certains ont même eu droit à des insultes. Et si d'autres sont enclins à pardonner, ces certains-là sont peut-être moins enclins à le faire.

DUPONT – Etes-vous “ Certains ” ou “ D'autres ” ?

VINCENT – Nous sommes “ Certains ” et même “ Certaines ” pour faire plaisir à Simon, Lafosse et leur ministre, oui certaines... d’avoir été insultées.

MARICHAL – C’est ça, soyons féminines, que diable !

BOULIER – Et chassons nos vieux démons.

DUPONT – Voilà la seule et véritable solution : il faudrait arriver à la chasser, cette diablesse !

MARICHAL – C’est une tâche pratiquement impossible : elle a ses entrées au Ministère.

VINCENT – Comment faire pour qu’elle ait ses sorties ?

BOULIER – On pourrait peut-être gonfler l’accident de ce matin avec le policier.

MARICHAL – C’est à peine s’il a eu une égratignure.

DUPONT – Ils ne sont quand même jamais à rendre service, ces gens-là !

MARICHAL – C’est vrai ça : on ne lui demandait pas de mourir en service, mais quelques jours d’hôpital, ce n’était quand même pas la mer à boire !

BOULIER – A propos de boire, espérons qu’elle avait sa dose ce matin !

MARICHAL – Et à propos de dose, il aurait fallu glisser quelques sachets de came dans sa voiture.

VINCENT – Là, on aurait eu une chance qu’elle ait ses sorties au Ministère.

MARICHAL – Mais comme elle n’est jamais non plus à rendre service, ne comptons pas trop là-dessus.

DUPONT – Dans notre genre, nous ne sommes pas mal non plus en ce moment.

MARICHAL (*grimaçant*) – Ouais ! de vrais petits monstres !

VINCENT – Allez ! fin de la minute démoniaque. Essayons de trouver une solution pour ne pas perdre la face. Faisons travailler nos méninges.

MARICHAL – Puisqu’il paraît que nous avons de l’esprit, nous voilà au pied du mur pour sortir de l’impasse. Mais, êtes-vous venus nous rejoindre la tête vide ou aviez-vous réfléchi au point d’accoucher d’un embryon d’idée géniale ?

DUPONT – Pas d’embryon d’idée géniale à l’horizon.

BOULIER – Juste une furieuse envie de hisser le drapeau blanc.

DUPONT – Oui, même si nous sommes encore loin de la mise à la pension, il n’y a aucune honte à battre en retraite.

BOULIER – S’obstiner, c’est courir à notre perte.

DUPONT – Nous risquons gros.

VINCENT – Il est vrai qu’il faut s’attendre à avoir des ennuis avec la justice.

BOULIER – D’autres avec l’administration. Pour qui, croyez-vous, parlera-t-on de mutation : pour elle ou pour nous ?

MARICHAL – Pour nous, c’est couru d’avance. Dix contre un, les doigts dans le nez.

DUPONT – Ton mari joue au tiercé ?

MARICHAL – Oui, mais c’est elle qui sortira gagnante et nous placées... ailleurs.

BOULIER (*effrayé*) – Tout recommencer à zéro, quelle angoisse !

MARICHAL – Adieu nos habitudes sédentaires, rebonjour le nomadisme, la boussole et la carte en mains.

VINCENT - Repérer l’itinéraire en transpirant à grosses gouttes comme pour un faux départ en vacances.

DUPONT – Le stress des jeunes, des temporaires : un autre environnement, des visages inconnus, de nouveaux collègues et de nouveaux élèves à apprivoiser, sans savoir avec quelle catégorie la tâche sera la plus difficile.

MARICHAL (*frissonnant*) – Quelle horreur !

VINCENT – Le cauchemar absolu, un voyage au bout de la nuit sans la moindre lueur d’espoir.

BOULIER – Comme une panne d'électricité qui n'en finit pas quand tu as oublié de racheter des piles pour ta torche au supermarché.

MARICHAL - Et que tu ne parviens plus à remettre la main sur une boîte d'allumettes pour allumer la seule bougie qu'il te reste.

DUPONT – Le jeu en vaut-il la chandelle ?

BOULIER – Ne l'avons-nous pas déjà brûlée par les deux bouts ? (*Il se lève.*) Poser la question, c'est y répondre. Ma décision est prise. Que ceux qui veulent baisser pavillon me suivent. Je pars avec la ferme résolution de convaincre les autres. (*Il sort.*)

DUPONT (*se levant également, après un temps d'hésitation*) - Entre une directrice qui disjoncte et notre carrière brisée, il n'y a pas photo. Ni aucune raison de rester plus longtemps en chambre noire, avec des perspectives de la même couleur. (*Il se dirige vers la porte.*)

LAURENT (*entrant*) - Monsieur Dupont, pouvez-vous demander à monsieur Legros de revenir ? Des parents qui ne pourront pas assister à la réunion de vendredi souhaiteraient lui parler.

DUPONT (*fâché*) – C'est le monde à l'envers. Nous sommes théoriquement en grève. Ce n'est quand même pas le moment d'en faire encore plus. Mais comment sont-ils entrés, alors ? Ce n'était plus un piquet de grève mais plutôt un barrage filtrant.

LAURENT – Vous pouvez être rassuré sur l'efficacité de vos barrages, Monsieur. Il s'agit seulement d'une communication téléphonique.

DUPONT - Bien ! Je ne suis malgré tout pas très enthousiaste mais je vous l'envoie, Carine mais...soyez sage. (*Il sort.*)

LAURENT – Je serai sage, sage et fidèle. (*Elle s'adresse à Marichal et Vincent.*) Eh oui ! il y a un temps pour tout : un temps pour la grève sauvage, même légitime et un autre pour les heures supplémentaires. Mais rien n'interdit de prester les secondes pendant la première. Les gens pensent tellement que les enseignants ne font rien que c'est une manière originale de leur prouver qu'ils se trompent. (*Elles ne lui répondent pas.*) Vous paraissez soucieuses, Mesdames.

MARICHAL – Effectivement, Carine, nous devons prendre une décision difficile mais capitale pour notre avenir. Et le ciel semble se charger de gros nuages plus menaçants les uns que les autres.

VINCENT – J'y vais. J'aspire à un avenir serein, à un ciel azur. Viens, c'est la seule solution. (*Elle se relève et sort.*)

LAURENT – Je ne sais pas exactement de quoi il s'agit mais cela a l'air grave, en tout cas.

MARICHAL – Grave, en effet, et si je n'y vais pas maintenant, cela risque de dégénérer en guerre de clans et de tuer, au minimum, la bonne ambiance qui règne entre nous. Bien ! je crois que je n'ai plus vraiment le choix. J'y vais avec des pieds de plomb mais j'y vais quand même. (*Elle se relève.*) A plus tard, Carine. (*Elle sort.*)

LAURENT – A plus tard. Préparons notre défense et notre mine des mauvais jours : la mine anti-dragueurs. Et je suis seule pour affronter la tourmente.

SCENE 5 (LAURENT et CARLIER, puis LEGROS)

CARLIER (*entrant*) - Seule, vous ne l'êtes plus à présent mais apparemment, vous parliez toute seule. Sur ce point, je ne vous contredirai pas.

LAURENT – Je vous avais oubliée, Madame Carlier.

CARLIER – Vous n'êtes pas la seule. Tout le monde m'oublie. Si au moins on m'expliquait clairement la situation. Je ne suis pas plus bête qu'une autre enseignante: je pourrais peut-être comprendre.

LAURENT – Personne ne sous-estime vos capacités intellectuelles mais nos problèmes...

CARLIER – ...sont aussi les miens puisque j'étais censée faire partie du personnel depuis ce matin. Or, je suis tenue à l'écart depuis que votre directrice a pris pour cible ce pauvre

policier. Dans le genre rodéo, ce n'était pas trop mal. Je vous l'avoue : j'ai bien ri. Mais la suite des événements me laisse pour le moins perplexe.

LAURENT – Je comprends.

CARLIER – Vous comprenez ? Vous avez de la chance ! Pourriez-vous m'expliquer pourquoi je me suis retrouvée dans le bureau de Madame Durieux le temps qu'elle revienne ou qu'on la relâche, je ne sais pas ce qu'il convient de dire au juste ?

LAURENT – On vous a demandé d'y rentrer en attendant qu'elle revienne.

CARLIER – Demandé d'y rentrer ? Dites plutôt qu'on m'y a poussée et qu'on m'y a enfermée puisque quelques instants plus tard, quand j'ai voulu en sortir, j'ai constaté que la porte était fermée.

LAURENT – Un élève vous aura fait une mauvaise blague.

CARLIER – Un élève ? Parlons-en des élèves. Ce ne sont pas eux qui m'ont poussée mais trois de mes collègues. Et quand on a daigné rouvrir cette damnée porte plus de deux heures plus tard, il n'y avait plus la moindre trace de leur présence dans l'école. Vous trouvez ça normal ? Moi pas ! J'ai déjà connu des établissements scolaires sans direction mais sans élèves, jamais ! De qui se moque-t-on ?

LAURENT – Pas de vous, rassurez-vous.

CARLIER – Vous n'allez quand même pas me dire qu'ils sont tous partis en voyage scolaire sans le moindre prof pour les accompagner ?

LAURENT – Nos élèves sont déjà très indépendants, vous savez. Mais, comment dire ? (*Elle se dirige vers la porte, l'ouvre, regarde à l'extérieur.*)

CARLIER – Si c'est pour une caméra cachée ou un film avec James Bond, vous pouvez y aller sans ménagement.

LAURENT - Venez dans mon bureau, je vais essayer de vous expliquer avec les mots justes le pétrin dans lequel nous nous trouvons. Ici, nous risquons d'être surprises. Monsieur Legros sera ici dans trente secondes.

CARLIER – Voilà au moins un homme charmant. C'est le seul qui m'ait parlé avec une gentillesse dont ses collègues féminines feraient bien de s'inspirer..

LAURENT – Cela n'a rien d'étonnant. (*Elle sourit.*) Allez-y, je vous rejoins. (*Carlier hésite.*) Mais sortez, je vous en prie, ne compliquez pas les choses.

CARLIER – Mais je ne tiens en aucun cas à les compliquer. Au contraire, je ne demande qu'à tout simplifier. Et je pense qu'un homme comme Michel aura la patience de tout m'expliquer.

LAURENT (*étonnée*) - Michel ? Vous l'appellez déjà par son prénom ?

CARLIER – Non seulement, il me paraît charmant mais, en outre, il est d'une simplicité désarmante...et rassurante quand il vous aborde.

LAURENT – "Quand il vous aborde", vous avez utilisé l'expression adéquate, chère madame. En bon pirate qui a le pied bien marin, c'est à l'abordage qu'il part. Et il a tôt fait de vous désarmer. Voilà pourquoi il vous semble d'une simplicité...désarmante.

CARLIER – Je ne vous suis pas.

LAURENT – Moi, si ! Et jusqu'à mon bureau mais pour ça, il faut absolument que vous passiez devant. (*Elle lui montre la porte.*)

CARLIER – Bien ! si vous y tenez ! (*Elle sort.*)

LAURENT – Oh oui, j'y tiens !

LEGROS (*rentrant de l'autre côté*) - Et moi, je tiens à m'excuser pour tantôt, Carine. Vous avez eu raison de vous moquer de moi.

LAURENT - Mais je ne me suis pas moquée de vous, c'est votre vocabulaire qui prêtait tout simplement à sourire, voilà tout.

LEGROS (*s'approchant et d'une voix tendre*) - Je suis pardonné, alors ?

LAURENT - Oui, mais ne m'approchez plus de trop près et cessez de me tourner autour comme une abeille attirée par un pot de miel.

LEGROS - C'est à cause de votre taille de guêpe, Carine.

LAURENT - Eh bien! méfiez-vous, je pique ou pire encore, toute la ruche vient à mon secours dare-dare.

LEGROS - Tout l'essaim ? Quelle mort délicieuse ! *(Elle sourit.)* Vous voyez, je vous ai fait rire.

LAURENT - Rire ne veut pas dire séduire.

LEGROS - C'est pourtant souvent un premier pas. *(Il fait un pas vers elle.)*

LAURENT - Oh ! vous pouvez avancer tant que vous voulez ! A chacune de vos avances, je reculerai d'autant. *(Elle recule.)*

LEGROS - J'ai l'habitude de marcher vers l'avant, vous savez ! *(Il continue à avancer.)*

LAURENT - Je m'en doute. Le contraire serait étonnant.

LEGROS - Le doute est source de progrès. Vous voyez que nous avançons.

LAURENT - Vous, peut-être, mais je vous ai prévenu que je reculerais d'autant !
(Elle recule à nouveau.)

LEGROS - Vous me faites de la peine, Carine. *(La sonnerie du portable retentit.)*

LAURENT - Ouf ! sauvée par le gong ! *(Elle va décrocher et dit:)* Un instant, je vous le passe. *(Ensuite, à Legros.)* Les Connard voulaient vous parler. Je leur ai donné le numéro du portable.

LEGROS - Me parler ? Mais pourquoi ?

LAURENT - Ils ne pourront pas assister à la réunion de vendredi.

LEGROS - Et moi ? Je serai peut-être en prison, vendredi.

LAURENT - Pour drague intempestive ?

LEGROS - Non. Pour séquestration abusive.

CARLIER *(rentrant)* - Alors, Madame Laurent, vous venez ? *(Apercevant Legros.)* Tiens, Michel, vous êtes là ?

LAURENT - Oui, il est là mais il doit absolument répondre au téléphone et il s'agit d'une communication confidentielle. Venez. *(Elle l'entraîne.)*

LEGROS - A tantôt. Je vous ferai visiter l'école, les grandes classes... et les petits coins. *(Il décroche.)* Allo ! ...Oui, lui-même à l'appareil... Il faut le temps qu'il faut : on travaille, vous savez ! Mais si, on travaille... Ah ! vous étiez là ce matin... Madame la Directrice au poste, oui mais maintenant elle est au poste... Non, je vous dis qu'elle a été emmenée ce matin au poste, comme vous avez pu le constater. Mais tout est rapidement rentré dans l'ordre, elle est revenue et elle est au poste, fidèle au poste si vous préférez... La voir maintenant ? ... Non, ce n'est pas possible. ... Pourquoi ? Je n'en sais rien... Je devrais le savoir ? ... Elle s'est enfermée dans son bureau avec un inspecteur, Monsieur Armand... Mais, vous êtes sourd, Monsieur Connard, je ne vous ai pas dit qu'elle était avec son amant... Vous êtes bien indiscret... Cet inspecteur s'appelle Pierre Armand... La porte du bureau est fermée et on ne peut pas les déranger. C'est aussi simple que cela mais ce n'est pas pour ça que vous avez demandé à me parler, je suppose ? ... Votre fils ? ... Un échec chez moi, oui... Il aime l'anglais ? Je veux bien vous croire mais ça ne s'entend pas. Il ne dit rien ... Complexé ? ... Il se plaint que les autres le traitent de connard... Vous savez comment sont les enfants. C'est un nom difficile à porter... Vous aussi ? Eh oui ! l'hérédité... Et ça continue encore maintenant ? ... Les gens sont méchants... Il étudie beaucoup mais ne retient pas ? ... Mon fils était dans le même cas, mais depuis qu'il prend une vitamine chaque matin, le changement est radical... Comment ça s'appelle ? ... C'est une préparation exclusive d'un pharmacien, vous savez... C'est secret... Oui, pour vous, je veux bien faire une exception... Vous voyez la pharmacie du boulevard, juste à côté du stade ? ... Oui, c'est ça... Dites que vous venez pour les gélules qu'on prépare pour moi... Mais attention, elles sont chères... Vous avez raison, Monsieur Connard, une réussite, ça n'a pas de prix... Oui, oui, je serai discret... Mais, ne me remerciez pas, ça me fait bien plaisir de vous rendre service... Au revoir, Monsieur Connard. *(Il redépose le portable.)*
Et voilà le travail ! Mais, où ai-je la tête ? Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. *(Il reprend le portable, compose un numéro après avoir vérifié que personne n'allait entrer dans la pièce.)*

Allo ! Monsieur Clément ? ...Oui, Michel Legros à l'appareil... Comment savez-vous que nous allons avoir une réunion de parents ?... Il n'y a qu'à ce moment-là que je vous téléphone ? Enfin, les affaires sont les affaires, n'est-ce pas ?... Oui, je vais vous envoyer des clients... Pour ma commission, on fait comme d'habitude ?... Parfait !... Au revoir, Monsieur Clément. (*Il repose le portable.*) Et maintenant, à nous deux, ma chère, ma très chère Esther Carlier.

(*RIDEAU*)

ACTE 3

SCENE 1 (BOULIER, DUPONT, LAFOSSE, MARICHAL, SIMON, VINCENT, CARLIER, LAURENT et LEGROS, ensuite PETIT)

(*Carlier, Laurent et Legros font leur entrée. Les autres étaient déjà présents.*)

LEGROS - Alors, on hisse le drapeau blanc ?

BOULIER - Contraints et forcés.

LAURENT - Mais raisonnables. Que vouliez-vous que je continue à inventer comme prétexte pour justifier son absence à chaque coup de téléphone ?

CARLIER - En ce qui me concerne, je me sens un peu assise entre deux chaises.

DUPONT - Renard ressentait la même impression. Il ne se sentait absolument pas responsable de ce qui s'était passé pendant son absence.

SIMON - Merci pour la solidarité.

DUPONT - " Je suis solidaire mais pas inconscient. ", c'est ce qu'il a dit tantôt lors de sa courte réapparition

SIMON - Merci, nous avons compris. Nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

BOULIER (*à Carlier*) - Et nous comprenons aussi que vous vous trouvez dans une position délicate et que vous êtes la principale victime de cette prise d'otage.

LEGROS - Nous arrangerons ce problème de position. (*Regards étonnés des autres.*) Mais vous comprenez toujours tout de travers.

LAFOSSE - Tu as tellement l'habitude de biaiser.

LEGROS - Avec un "i" après le "b", je précise.

MARICHAL - Tu fais bien de préciser. Vous alliez nous parler, je crois, madame Carlier.

CARLIER - Oui. Madame Laurent m'a expliqué clairement la situation et monsieur Legros a répondu avec une extrême gentillesse à toutes mes questions complémentaires. Il est vrai que votre directrice semble avoir perdu le sens des réalités.

SIMON (*à Legros*) - "Avec une extrême gentillesse", je cite. Tu es vraiment l'homme de la situation.

LEGROS (*à Simon, avec un clin d'œil*) - Tu ne crois pas si bien dire.

MARICHAL - Perdre le sens des réalités, c'est le moins que l'on puisse dire après une telle explosion.

DUPONT - Une vraie malade.

VINCENT - Une indigestion qui date de bientôt un an, ça reste forcément sur l'estomac et quand ça éclate, on vomit un tas de saletés.

DUPONT - Les petits Suisses.

MARICHAL(*prononçant à la française*) - Et sa standing ovation.

LEGROS (*rectifiant, irrité et prononçant à l'anglaise*) - Standing ovation.

MARICHAL - Sorry ! mais en éducation physique, je ne jongle pas forcément avec la langue de Shakespeare et encore moins avec sa bonne prononciation.

LEGROS - Ne te vexe pas mais j'aurais pourtant cru que tu rythmais la respiration de tes élèves en leur disant: j'inspire (*Il inspire profondément.*), Shakespeare (*Il expire profondément.*).

CARLIER - Très spirituel, Michel.

LAURENT (*agacée, imitant en aparté Carlier*) - Très spirituel, Michel. (*Poursuivant ensuite normalement.*) Il est d'abord spirituel, ensuite physique.

LEGROS - Je passe mes vacances à Pont-Saint-Esprit, ça aide.

LAURENT (*en aparté*) - A devenir modeste.

DUPONT - Mais tu n'en reviens pas touché par l'Esprit-Saint, apparemment.

LEGROS - Que veux-tu dire par là ?

LAURENT (*idem*) - Oh! par là, je n'entends pas grand-chose.

VINCENT - Tu connais tes classiques.

DUPONT - Je veux simplement dire par là qu'il n'y a pas que pendant les fêtes chrétiennes que tu ne mènes pas une vie de saint.

LEGROS - Merci pour la réputation !

DUPONT - Observes-tu seulement de temps en temps une période de jeûne et d'abstinence ?

LEGROS - Mon abstinence se traduira par mon absence de réponse à ta question perfide, langue de vipère !

DUPONT - Les compliments volent très bas et ils me confortent dans mon opinion.

LEGROS - C'est-à-dire ?

DUPONT - Ils voleraient automatiquement plus haut si ta vie ressemblait même de loin à celle d'un saint.

MARICHAL - Il va finir par se croire victime d'un ostracisme.

VINCENT - J'allais le dire.

SIMON - Il n'a peut-être pas non plus l'ambition d'être canonisé.

BOULIER - Question de choix: se trouver face à la gueule du canon ou dans celle du loup.

DUPONT - Où nous nous trouvons actuellement.

MARICHAL - Puisque nous nous y trouvons tous, stoppez cette querelle ridicule. Notre prise de position doit être commune, unanime. Personne ne doit se démarquer.

LAFOSSE - Se démarquer. Où ? Comme dirait notre séquestrée. Mais sur une aile, voyons Madame. (*L'imitant*) Je savais que certains jouaient sur une jambe, mais sur une aile !

(*Poursuivant ensuite normalement.*) Mais non, Madame, ça veut dire qu'il joue à l'extérieur.

DUPONT - Franchement, cela ne me fait pas rire.

SIMON - Et puis, tout ça ne nous fait pas avancer d'un pouce.

LAFOSSE - Bon ! sérieusement, alors. Ne pourrait-on pas rappeler Renard ? Avec sa formation de psychologue, il pourrait également aller lui parler pour arrondir les angles ?

MARICHAL - Madame Petit la connaît depuis bien plus longtemps et bien mieux que lui.

DUPONT - Il aurait pu se rendre utile mais il a choisi de filer. Laissons-le là où il est.

MARICHAL (*regardant sa montre.*) - A propos de "Longtemps", cela fait plus de deux heures qu'elle est allée la rejoindre. Cela me paraît plutôt bon signe, une discussion aussi longue.

SIMON - Puisque nous sommes tous d'accord, je crois qu'il serait temps de la libérer, d'autant qu'elle n'avait quand même pas tort sur certains points.

MARICHAL - C'est-à-dire ?

SIMON - Que ceux qu'elle a critiqués méritaient sans doute de l'être.

BOULIER - Tout à fait d'accord. Ce sont toujours les mêmes qui sont absents les semaines de conseils de classe ou lors des réunions de parents.

MARICHAL - Le hasard ne peut pas tout expliquer.

DUPONT - Une moindre résistance aux microbes, non plus. D'ailleurs, qu'a fait Meurant tantôt quand il a vu la tournure prise par les événements ?

LAURENT - Il est venu immédiatement me voir pour dire qu'il rentrait chez lui, qu'il ne se sentait pas bien et qu'il fallait que je considère...

VINCENT - ...qu'il avait annoncé son absence depuis son domicile le matin et qu'en aucun cas, il n'était venu à l'école. J'ai tout entendu.

LAURENT - Monsieur Dubois a filé à l'anglaise également. Il a avancé à peu près les mêmes arguments en arborant une mine digne du malade imaginaire.

MARICHAL - Il aura largement eu le temps de relire hier le petit Molière illustré.

LAFOSSÉ - Au rythme de ses absences, il a déjà eu aussi le temps de relire tout Balzac cette année.

BOULIER - Bref ! ne perdons plus de temps: allons la libérer !
(*Petit rentre en titubant.*)

PETIT - Elle m'a fait boire, je me suis assoupie et à mon réveil, elle avait disparu.

TOUS (*en chœur*) - Quoi ?

SIMON - Tout le monde à son poste, elle n'a peut-être pas encore quitté l'école !
(*Boulier, Dupont, Lafosse et Simon sortent en courant. Petit vient s'asseoir.*)

MARICHAL - Tu vas boire une tasse de café, ça te fera du bien !

VINCENT - Elle nous a bien eus.

LEGROS - Inutile de courir. Elle doit être loin à l'heure qu'il est.

LAURENT - Nous entendrons bien vite hurler les sirènes de police.
(*Petit boit la tasse tendue par Marichal.*)

PETIT - Merci. Laissez-moi encore un peu de répit avant de tout vous raconter.

LAURENT - Renard a eu raison de filer à l'anglaise.

CARLIER - Lui, il n'aura sûrement pas droit à une standing ovation.

VINCENT - Les rats quittent le navire.

MARICHAL - “ Quand on n'est pas partie prenante dans un naufrage annoncé, il n'y a pas de honte à rentrer au port avant la tempête. ”, je cite aussi Renard.

CARLIER - Son attitude dénote un sens certain de la...comment l'appellez-vous encore ? Ah oui ! de la psychologie.

MARICHAL - Courez vite vous mettre à l'abri, monsieur Renard, on ne sait jamais: un corbeau pourrait vous dénoncer.

VINCENT (*criant*) - Voleur de poules ! Enfin ! ne nous acharnons pas sur les absents, nous ressemblons à notre directrice. (*Un temps.*)

LEGROS - Vous me faites passer pour un gars qui aurait des poules mais, lui, il les vole. C'est bien pire !

VINCENT (*souriant*) - Tu as raison, Michel. Nous exagérons parfois mais c'est simplement un sujet de plaisanterie.

LEGROS - Oui mais que Madame Carlier va-t-elle penser de moi en vous entendant ?

CARLIER - Que du bien, Michel, rassure-toi, que du bien !

LAURENT - Vous avez le tutoiement facile, il me semble.

CARLIER - Et vous, serait-ce la jalousie ?

LAURENT - Sûrement pas.

MARICHAL (*à Petit*) - Comment te sens-tu ?

PETIT - Mieux, merci. Mais je me sens fatiguée.

LEGROS - Nous sommes trop nombreux ici. Madame Petit ne pourra jamais récupérer. Venez, Esther, allons inspecter les étages. Qui sait ? Elle nous observe peut-être d'en haut.

CARLIER - C'est vrai, ça ! On la croit loin mais elle est peut-être encore ici en train de préparer sa vengeance. Allons-y, Michel ! (*Ils sortent.*)

SCENE 2 (MARICHAL, LAURENT, PETIT, VINCENT)

MARICHAL - Alors, Ramona?

VINCENT - Oui. Nous brûlons d'envie de savoir.

PETIT - Au début de l'entretien, elle était évidemment très nerveuse puis, ensuite, elle s'est détendue et elle m'a proposé de s'expliquer autour d'un bon verre.

MARICHAL - Que t'a-t-elle offert ?

PETIT - Du whisky.

LAURENT - Du whisky ! Et vous avez accepté ?

MARICHAL - Tu ne bois jamais, pourtant !

PETIT - Oui, mais pour la mettre en confiance, j'ai accepté.

VINCENT - Alors ?

PETIT - Elle a commencé par reconnaître ses torts mais elle a jugé notre réaction inadmissible et était prête à déposer plainte.

VINCENT - A peine sortie du poste, elle voulait y retourner.

MARICHAL (*étonnée*) - Mais elle ne possède pas de bar dans son bureau !

PETIT - Non, mais c'était comme dans la fusée qui emmenait Tintin vers la Lune.

LAURENT - C'est-à-dire ?

PETIT - C'est-à-dire que, comme le capitaine Haddock, elle s'est dirigée vers sa bibliothèque, en a ressorti un livre très épais qui contenait...

MARICHAL - Une bouteille de Whisky ?

PETIT - Non, deux !

VINCENT - La rumeur se vérifie.

MARICHAL - Il n'y a pas de fumée sans feu.

LAURENT - Et pour l'éteindre, elle a ce qu'il faut.

PETIT - Mais qu'est-ce que ça brûle ! J'ai l'impression de ne plus avoir de gorge ni d'œsophage.

MARICHAL - Tu manques d'entraînement.

PETIT - Ne comptez pas sur moi pour une seconde séance, je suis vaccinée. Toujours est-il que, tout en parlant, je n'ai pas osé refuser quand elle m'a resservi par deux fois puisqu'elle avait l'air de revenir à de meilleurs sentiments.

MARICHAL - Quand je disais que tu manquais d'entraînement, je constate que pour un baptême, c'était déjà intensif.

PETIT - Soudain, je n'ai plus rien vu de cohérent. Tout s'est mis à tourner, mais tourner...

VINCENT - Comme le capitaine Haddock, tu étais en état d'apesanteur.

PETIT - D'apesanteur, je ne sais pas, mais dans un sale état, sûrement. Tout tournait. Je me suis dit: "Je vais essayer d'attraper la table à son prochain passage.."

VINCENT - Elle était en orbite ?

PETIT - Je ne sais pas mais quand je l'ai attrapée, j'ai vu trente-six étoiles...

VINCENT - Ce n'était pas des chandelles ?

PETIT - C'est possible, je ne distinguais plus rien et en attrapant la table, je m'y suis tellement cramponnée que j'ai dû finir par la trouver confortable et m'endormir. Mais je me souviens parfaitement l'avoir entendue rire. Un rire glacial.

VINCENT - L'inversion des températures après l'échauffement dû au whisky.

MARICHAL (*dégoûtée*) - La sadique !

PETIT (*portant la main à la bouche, écoeurée et se relevant*) - Ah ! je dois vomir ! (*Elle sort.*)

MARICHAL - J'y vais. Elle aura sûrement besoin d'aide. (*Elle sort également.*)

LAURENT - Pauvre Madame Petit.

VINCENT - Elle qui est déjà malade quand elle boit deux eaux plates différentes. Jamais depuis que je la connais, je ne l'ai vu boire la moindre goutte d'alcool.

LAURENT- Je vais y aller également. Je suis censée décrocher le téléphone chaque fois que l'on veut joindre l'école.

VINCENT - Je te suis. *(Elles sortent.)*

SCENE 3 (LAFOSSE et SIMON)

(Ils rentrent de l'autre côté. Lafosse s'assoit.)

SIMON - Non, franchement, ça ne tient pas debout.

LAFOSSE - Assieds-toi, ça ira mieux.

SIMON - Cela ne me fait pas rire. Je ne parle pas de moi.

LAFOSSE - Mais d'elle.

SIMON - Exactement, et plus j'y réfléchis...

LAFOSSE - Plus tu te dis: " Non, franchement, ça ne tient pas debout. "

SIMON - Décidément, rien ne te fera jamais changer.

LAFOSSE - Si, mais l'évolution n'est pas forcément visible extérieurement. Tandis que toi, visiblement, tu te mets à paniquer.

SIMON - Paniquer est un grand mot mais c'est vrai que tantôt quand madame Petit nous a annoncé son évasion, je ne me suis pas reconnu.

LAFOSSE - C'est-à-dire ?

SIMON - Je ne sais plus ce que j'ai dit exactement mais j'ai dû inviter chacun à aller bloquer toutes les issues. Enfin, peu importent les termes. C'est moi qui ai parlé, ou plutôt hurlé. Drôle de comportement: cela ne me ressemble pas. J'ai l'impression d'avoir agi par réflexe, sous l'emprise de la peur.

LAFOSSE - Mais non, tu as réagi en leader naturel, ton réflexe était celui d'un chef.

SIMON - Non, sûrement pas. Ce rôle, c'est madame Petit qui l'a assuré en tentant d'aller arracher un compromis.

LAFOSSE - Tu parles d'un chef. Elle a été la première à baisser pavillon.

SIMON - Tu ne l'aimes pas, n'est-ce pas ?

LAFOSSE - Non et je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à parler d'elle en l'appelant "Madame Petit".

SIMON - Simple question de respect, Natacha. Elle est la plus ancienne et a toujours assumé les responsabilités morales imposées par ce statut. Au passage, je remarque que toi, tu es la seule à l'appeler "Vieille peau".

LAFOSSE - L'explication est simple, François. Comme Ramona ne s'est pas gênée pour me dire qu'elle n'appréciait pas que j'appelle ainsi notre directrice, je ne me suis pas gênée non plus pour lui faire remarquer que tout compte fait ce surnom lui allait également comme un gant.

SIMON - Comme un gant mais c'est un gant qui manquait de doigté.

LAFOSSE - Ah! la forme revient.

SIMON - Ce n'est qu'un réflexe. Le doute est toujours présent, il s'est insinué, il commence à me ronger. *(Il s'assied.)*

LAFOSSE - Il s'est assis. Il va bientôt nous redire que ça ne tient pas debout.

SIMON *(se relevant et s'énervant)* - Mais non, ça ne tient pas debout. Où se trouve le poste de police le plus proche ?

LAFOSSE - A moins de deux cents mètres.

SIMON - Je ne te le fais pas dire. Donc, je me mets à sa place: si je réussis à m'enfuir de cette école, j'y cours automatiquement et les policiers arrivent ici rapidement. Or, deux heures environ se sont sans doute déjà écoulées depuis qu'elle a pu quitter ce que j'appellerai sa prison et tout reste calme, beaucoup trop calme.

LAFOSSE - Effectivement, ça ne tient pas debout.

SIMON - Evidemment que ça ne tient pas debout.

LAFOSSE - C'est vrai que vu sous cet angle.

SIMON - Vu sous n'importe quel angle!

LAFOSSE - Mais dans sa fuite précipitée, elle n'avait peut-être plus toute sa lucidité.

SIMON - Au point d'oublier l'emplacement de ce poste de police où elle a pratiquement passé toute la matinée après avoir failli écraser ce brave agent qui réglait la circulation ?

LAFOSSE - Justement, elle n'avait sûrement plus envie d'y retourner. On ne l'aurait pas crue. Et à juste titre. C'est une histoire de fous qui aurait été racontée par une folle. On lui aurait répondu: "Ben voyons, mais bien sûr que nous vous croyons, ma petite dame ! Mais allez donc faire une petite sieste, nous pensons que vous avez besoin de repos. Pendant ce temps-là, nous enquêterons, ma petite dame, rassurez-vous !"

SIMON - Voilà, je te cite "Nous enquêterons, ma petite dame". Il leur suffisait de deux ou trois minutes de marche pour venir simplement vérifier que tout était normal à l'école. Et les connaissant, n'importe lequel d'entre eux aurait fait cette démarche. Il n'a même pas fallu une demande officielle pour que, chaque matin, ils se relaient pour venir régler la circulation.

LAFOSSE - C'est bien ce que je disais: elle n'y sera pas allée. Elle sera partie ailleurs.

SIMON - En laissant sa voiture ici ?

LAFOSSE - Je t'ai déjà dit qu'elle n'avait sans doute plus toute sa lucidité.

SIMON - Mais nous ne vivons pas en plein désert. Même à pieds, depuis deux heures, elle a dû parler à des gens. Qu'ils soient policiers ou simples civils, peu importe finalement.

Mais, le fait est que, parmi ces gens, il s'en serait trouvé au moins un qui aurait cherché à se renseigner, à vérifier. Or, personne n'approche l'école. Tout reste anormalement calme.

LAFOSSE - Tu as raison, ça ne tient pas debout. Je m'en rends compte à présent. Mais sa voiture toujours garée à la même place, ça pourrait tout simplement et logiquement vouloir dire...

SIMON - ...qu'elle n'a pas quitté l'école.

LAFOSSE - Mais, pourquoi ? Oui, pourquoi ?

SIMON - Je ne sais pas mais peut-être nous observe-t-elle, enregistrant la moindre de nos conversations, pour s'en servir ensuite contre nous ?

LAFOSSE - Tu ne deviendrais pas un peu parano, par hasard ? (*Puis se levant et inspectant la pièce.*) - Cherchons les micros ou une éventuelle caméra.

SIMON - Pas de miroir donc...

LAFOSSE - Pas de miroir sans tain. Bien raisonné, Watson.

SIMON - La vérité se trouve peut-être ailleurs. Nous avons bloqué les issues à l'extérieur pour éviter les rentrées et sa sortie. Il est temps d'aller inspecter les locaux. Viens.

LAFOSSE - Je vous suis, inspecteur. (*Ils sortent.*)

SCENE 4 (MARICHAL et PETIT, puis BOULIER et DUPONT)

(*Marichal et Petit rentrent de l'autre côté.*)

PETIT - Que faire à présent ?

MARICHAL - Je ne te propose pas de boire un verre, je présume ?

PETIT (*dégoûtée*) - Non, merci !

MARICHAL - Même pas une tasse de café ?

PETIT - Non, je me sens beaucoup trop nerveuse.

MARICHAL - Toi d'ordinaire si calme.

PETIT - Oui mais les circonstances sont pour le moins inhabituelles.

MARICHAL (*souriant*) - Et la boisson, aussi.

PETIT (*écoeurée*) - N'en parle plus, cela me donne encore envie de vomir. J'ai toujours en bouche cet affreux goût de whisky.

MARICHAL (*s'asseyant*) - Tu vas empester jusqu'à demain matin. Ton mari va te faire une scène quand tu rentreras tantôt.

PETIT - Si je rentre. Qu'allons-nous faire ? Nous arrivons à l'heure normale de fin des cours. Mais je rêve ou je n'ai plus entendu sonner depuis ce matin ?

MARICHAL - Tu ne rêves pas: Legros a débranché la sonnette. Il estimait que la grève, c'était pour tout le monde.

PETIT - Il n'a pas eu vraiment tort puisqu'elle s'était arrangée pour que ce soit ici qu'elle soit la plus audible.

MARICHAL - Audible ? Assourdissante, tu veux dire. Elle avait tellement peur que nous ne prenions pas nos élèves à l'heure qu'on avait l'impression d'être prévenus de l'imminence d'un bombardement.

PETIT - Alors qu'elle-même arrivait pratiquement en retard chaque matin.

MARICHAL - Deux minutes à peine.

PETIT - Le temps qu'elle passait à se disputer avec son mari.

MARICHAL - Ou à chercher ses chemises.

PETIT - Cela revient pratiquement au même.

MARICHAL - Je vois que ton état s'améliore.

PETIT (*s'asseyant*) - Pas forcément. Disons que mon écoeurement cède peut-être progressivement la place à la rancœur.

MARICHAL - Tu lui en veux ?

PETIT - Mets-toi à ma place. Je crois que j'éprouverai beaucoup de peine à reprendre des relations normales avec elle. Si tu avais entendu son rire. Même dans un état...

MARICHAL - ...d'apesanteur.

PETIT - D'apesanteur ou semi-comateux, peu importe, ça m'a glacé les os !

MARICHAL - Tu oublieras plus vite que tu ne le penses.

PETIT - Je ne pense pas : ce sont des traumatismes pareils qui laissent le plus de traces.

(*Boulier et Dupont font leur entrée, visiblement préoccupés.*)

DUPONT - Non, franchement, ça ne tient pas debout !

BOULIER - Et pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ? Moi, depuis hier, plus rien ne m'étonne.

DUPONT - En tout cas, elle avait l'air d'avoir très peur.

BOULIER - La panique totale (*S'asseyant.*) - Mais si ce qu'elle dit est vrai, il y a de quoi paniquer.

DUPONT - Mais non, franchement, ça ne tient pas debout.

MARICHAL - Vous avez vu la directrice ?

PETIT - Oui, éclairez nos lanternes. Qu'est-ce qui ne tient pas debout ?

DUPONT - Pardon, Ramona. Nous sommes tellement préoccupées que nous ne songeons même pas à prendre de tes nouvelles. Comment vas-tu ?

PETIT - Mieux, merci.

MARICHAL - Alors, que se passe-t-il ? Vous avez vu la directrice ?

DUPONT - Non, mais c'est peut-être pire ou, en tout cas, au moins aussi grave.

BOULIER - Si pas directement pour nous, du moins pour l'école. Après "l'affaire Durieux", voici "l'affaire Legros".

PETIT - Qu'a-t-il encore manigancé ?

DUPONT - Figure-toi que nous étions près de la grille lorsque nous avons vu s'arrêter...

BOULIER - Le terme est trop doux. Quand la voiture a freiné, les pneus ont fumé.

MARICHAL - Du saumon, si cher à notre directrice quand elle range les chemises de son mari ?

DUPONT (*agacé*) - Mais non ! Tu ne vas pas t'y remettre toi aussi ? (*Un temps.*) Une femme complètement affolée en est descendue.

PETIT - Une de ses anciennes maîtresses ?

DUPONT - Non, attendez, voyons. Elle était en pleurs.

MARICHAL - La dernière en date alors, qui venait de recevoir sa lettre de rupture.

DUPONT (*marchant nerveusement*) - Mais vous êtes agaçantes à la fin. Laissez-moi continuer. C'était Micheline Clément, la femme du pharmacien.

MARICHAL - La pharmacie près du stade ?

PETIT - C'est à peine si je la connais, cette dame. Je ne savais même pas qu'elle s'appelait Micheline.

MARICHAL - Du train où vont les choses, il ne faut plus s'étonner de rien.

DUPONT - C'est malin ! Alors que j'essaie de vous expliquer des choses très sérieuses. C'est la pharmacie près du stade, oui. Et accessoirement, la mienne depuis plus de trente ans. Et avant d'épouser ce pharmacien, cette dame a été ma voisine pendant cinq ans. Voilà pourquoi elle est l'une de mes amies et pourquoi, voici quelques années, et je ne sais plus pour quel problème, j'ai conseillé à Legros d'y aller. Et il a sympathisé avec ce pharmacien. Il m'en a parlé régulièrement.

MARICHAL - Tout ça ne fait pas avancer la Micheline.

BOULIER - Ni la locomotive. Au fait, Patrick, au fait !

DUPONT - Son mari a eu un contrôle fiscal à l'improviste, il était absent et il avait laissé traîner sur son bureau une farde noire où il tenait sa comptabilité du même nom.

MARICHAL - Ce n'est pas si grave, tout le monde triche.

DUPONT - Mais il y consignait les ventes de produits disons interdits.

PETIT - Qu'appelles-tu "interdits" ?

DUPONT - De la drogue douce pour les camés du coin et des produits dopants pour quelques sportifs peu scrupuleux.

MARICHAL - Nous voilà de retour sur les routes du Tour de France.

PETIT (*effrayée*) - Seigneur ! Et sa femme était au courant ?

DUPONT - D'après ce qu'elle m'a dit, non ! Mais je ne jurerais de rien.

MARICHAL - Question à cent euros: notre directrice fréquente-t-elle cette pharmacie ?

DUPONT - Il me semble, oui.

MARICHAL - C'était sans doute son fournisseur.

BOULIER - Ma foi, ce ne serait pas très étonnant. Elle aurait fait piquer nos élèves avec ces fameux produits.

PETIT - C'est stupéfiant ! (*Marichal et Boulier la regardent, étonnés.*)

MARICHAL - Pour être stupéfiant, ça l'est !

PETIT - Mais quel rapport avec Legros ?

DUPONT - Dans cette fameuse farde figuraient également des transferts d'argent vers des comptes extérieurs.

PETIT - En Suisse ?

MARICHAL (*s'exclamant*) - Les petits Suisses !

DUPONT - Mais non ! Par comptes extérieurs, je voulais dire qu'il transférait également de l'argent sur des comptes de particuliers.

PETIT - Des tiers qui recevaient un pourcentage ! (*Marichal et Boulier la regardent bizarrement.*)

BOULIER (*à Marichal*) - Alors là, on nous l'a changée !

MARICHAL (*à Petit*) - Je constate que ton état continue de s'améliorer. Mais laisse tomber tes fractions. Pour des gens qui étaient de faction, cela devient trop compliqué !

DUPONT - Toujours est-il que dans cette liste de transferts, les coordonnées de Legros apparaissaient régulièrement.

PETIT - Pour quelle raison ? S'il reçoit de l'argent, il n'achète pas de drogue et s'il en vendait... Non, j'avoue que je ne comprends pas très bien.

DUPONT - Soit ! mais comme il n'avait pas de nouvelles du côté des impôts, le pharmacien pensait que le contrôleur avait examiné ses grosses fardes habituelles sans prendre attention à celle qui posait problème.

MARICHAL - Et alors?

DUPONT - Alors, du côté des impôts, on avait simplement transmis les renseignements à la police sans mettre la puce à l'oreille au pharmacien.

PETIT - Aïe ! j'imagine la catastrophe.

DUPONT - Elle s'est produite aujourd'hui: une perquisition en bonne et due forme au cours de laquelle ils ont évidemment mis la main sur la fameuse farde noire.

BOULIER - Et broyant du noir, avec des idées de la même couleur, la pharmacienne qui avait pu filer à l'anglaise est arrivée ici pour prévenir Legros, le prof d'anglais.

PETIT - Dans quel guêpier est-il allé se fourrer ?

DUPONT - Je ne sais pas mais plus j'y pense et plus je me dis que ça ne tient pas debout !

MARICHAL - En tout cas, il ne doit pas y avoir erreur sur la personne puisqu'elle est venue ici. Et pour quelqu'un qui serait impliqué dans un trafic, il n'a visiblement pas cherché à opérer sous un nom d'emprunt.

BOULIER - Oh ! il ne pense qu'à emprunter les femmes des autres. A part ça, il est quand même limité intellectuellement, reconnaissons-le.

PETIT - N'exagérons rien.

DUPONT (*s'asseyant*) - Bref ! je suis à présent chargé de transmettre les informations le plus discrètement possible à Legros.

MARICHAL - Ça va lui faire un choc !

SCENE 5 (LES MEMES ET LA DIRECTRICE)

(La directrice, souriante, fait son entrée.)

DIRECTRICE - Et me voir, cela vous fait-il un choc ?

TOUS (*sursautant*) - Ah !

DIRECTRICE - Ma parole, mais vous avez vu un fantôme ! (*Elle s'approche.*) Vous ne dites plus en chœur : "Madame la Directrice" ? C'était pourtant si touchant et - comment dire? - si flatteur pour moi. Comme de braves petits soldats saluant leur supérieur, de braves petits soldats capables pourtant de mutinerie, de rébellion, de séquestration. Tout cela peut peser bien lourd dans votre dossier au ministère et vous conduire même devant un tribunal.

(Ils se regardent, le visage décomposé, sans rien oser dire.)

Et non seulement vous ne parlez plus en chœur, mais vous ne parlez plus du tout. Vous avez perdu votre langue ? (*Elle passe derrière chacun d'eux.*) A moins que ce ne soit votre courage ? Il est facile de me critiquer quand je suis absente, enfermée dans mon bureau. Visiblement, ça l'est beaucoup moins quand je suis physiquement présente.

PETIT - Vous avez le beau rôle, maintenant.

DIRECTRICE - Dans cette grande comédie humaine que fut cette journée, j'ai enfin le beau rôle, oui. C'est vous qui osez briser la glace, cela ne m'étonne pas, chère Ramona, très chère Ramona !

PETIT (*sèchement*) - Je ne suis pas votre très chère Ramona.

DIRECTRICE - D'après ce que j'ai pu entendre, non, en effet.

PETIT - Vous n'étiez pas partie ?

DIRECTRICE - Nous y voilà! Je n'avais que deux possibilités. Apparemment, je n'étais pas partie ou peut-être suis-je déjà revenue ? Peut-être, dans ce cas-là, ne suis-je que l'avant-garde d'une cohorte de policiers qui fondront bientôt sur vous comme des aigles sur leurs proies.

(Elle rit.) Vous avez peur, n'est-ce pas ? Vous mourez de peur.

MARICHAL - Vous jubilez, Madame la Directrice !

DIRECTRICE - Joli verbe, chère Dany. Je jubile, bien sûr que je jubile.

DUPONT - Je parie que vous êtes restée quelque part ici, pour mieux nous espionner, cela colle parfaitement à votre personnalité.

DIRECTRICE - Bien vu, Monsieur Dupont, vous qui reprochez à Legros de ne pas mener une vie de saint.

DUPONT (*surpris*) - Vous avez entendu ?

DIRECTRICE - J'ai entendu, oui. J'ai entendu beaucoup de choses, aujourd'hui, et des choses le plus souvent négatives, d'ailleurs.

MARICHAL - C'est un peu normal après ce que nous avons dû subir hier.

DIRECTRICE - Subir ? Mais, hier, qui a parlé de séquestration ? L'une d'entre vous. Qui a dû subir, endurer, aujourd'hui, les affres d'une séquestration ? Moi et personne d'autre. Ah, si ! j'oubliais la nouvelle, cette Carlier, cette perle rare qui s'offre à qui la prend. Et comme Legros aime les huîtres.

BOULIER - Vous, elles vous restent sur l'estomac, comme beaucoup d'autres choses. Le festival de l'an dernier, par exemple.

DIRECTRICE - Par exemple, oui. Que voulez-vous ? J'aime le parfum de la victoire, le goût de la conquête.

MARICHAL - Comme Legros. Mais ne serait-ce pas le goût du pouvoir qui vous motive ? Et cette envie de faire sentir aux autres que vous leur êtes théoriquement supérieure ?

DIRECTRICE - J'apprécie à sa juste mesure le "Théoriquement".

PETIT - J'ai la faiblesse de penser, Madame, que les seuls rapports humains basés sur la hiérarchie peuvent causer bien des dégâts.

DUPONT - Vous venez d'en faire l'expérience.

DIRECTRICE - Vous en ferez également l'expérience sous peu.

BOULIER - Que comptez-vous faire ?

DIRECTRICE - Bonne question, très bonne question !

PETIT - Madame, sachez que la valeur d'un chef se reconnaît aux services qu'il rend, pas aux sanctions qu'il prend !

DIRECTRICE - Quelle éloquence, Madame Petit ! On en viendrait à douter. Croyez-vous que tout oublier serait vous rendre service ? Cela me paraît pousser le bouchon un peu loin.

MARICHAL - Un moment d'égarement ne doit pas faire oublier tout le reste.

DIRECTRICE - Vous dites cela parce que vous vous êtes... égarée dans une impasse et que vous ne voyez aucune solution pour en sortir.

BOULIER - Une solution est toujours possible pour peu que chacun y mette un peu de bonne volonté.

DIRECTRICE - Certes ! mais qui doit en faire preuve dans la situation présente ? J'ai l'impression d'être la seule concernée.

DUPONT - Si vous preniez la peine de faire votre examen de conscience, vous verriez qu'il est sans doute possible de faire la part des choses.

DIRECTRICE - Sans doute, oui ! Seulement voilà, en ai-je envie ?

PETIT - Vous l'aurez, si vous prenez le temps de la réflexion.

BOULIER - Chacun d'entre nous doit poursuivre un seul et même but: le bon fonctionnement de notre établissement. A ce titre, cette journée et plus précisément notre querelle doit rester exceptionnelle et l'école doit accueillir dès demain des élèves qui doivent trouver leurs professeurs dans leurs locaux et non pas rire en pensant qu'ils se trouvent dans ceux de la police.

MARICHAL - Personne n'y gagnerait quoi que ce soit. Pas même vous, Madame.

BOULIER - On lave son linge sale en famille, pas sur la place publique.

DUPONT - Mettons chacun de l'eau dans notre vin et cette année scolaire pourra peut-être accoucher d'un grand cru.

DIRECTRICE - L'image est belle, Monsieur Dupont, mais ne resteriez-vous pas avec un bon verre de vin alors que j'en serais réduite à boire de l'eau ? Mais, soit ! je veux bien prendre le

temps de la négociation. Vous allez battre le rappel de vos troupes et attendre ma décision à côté pendant que je discute encore quelques instants avec madame Petit.

PETIT - Sans whisky, alors !

DIRECTRICE (*souriant*) - Sans whisky, oui ! (*Les autres sortent.*)

PETIT - Pourquoi vouloir me parler ? Vous avez l'air de sous-entendre que votre décision dépendra de notre entretien. Nous avons pourtant déjà parlé tout à l'heure. Je n'ai pas oublié le résultat.

DIRECTRICE (*s'asseyant*) - Moi non plus. Je n'en suis d'ailleurs plus très fière et je vous présente mes plus sincères excuses.

PETIT - On dirait des condoléances. Mais pourquoi cette soudaine humanité ?

DIRECTRICE - J'ai eu le temps de réfléchir depuis hier. Pour le reste, disons que j'ai voulu soigner ma réapparition afin d'impressionner les autres. Ils le méritaient bien. Je crois, ma foi, avoir atteint mon objectif.

PETIT - Dans votre bureau, tantôt c'était "Objectif Lune". Objectif atteint également pour une émule du capitaine Haddock.

DIRECTRICE - J'ai prêté une oreille attentive à votre récit de nos libations. C'était très réussi. Très drôle, vraiment très drôle au second degré.

PETIT - Le taux d'alcool de votre bouteille volait, lui, largement plus haut que le chiffre deux. Mais, soit ! n'y revenons plus. (*Un temps.*) Je voudrais cependant vous faire remarquer que ceux que vous avez voulu impressionner parce qu'ils le méritaient, d'après vous, exercent pourtant de leur mieux un métier dont la difficulté ne cesse de s'accroître.

DIRECTRICE - Je sais, je sais. Et un métier qui nous fait puiser davantage chaque jour dans nos réserves nerveuses.

PETIT - J'aime vous l'entendre dire. Et, à cela, s'ajoutent, comme hier, des contrariétés d'ordre privé.

DIRECTRICE - Parce que vous pensez que ce sont ces contrariétés qui sont à la base de notre altercation d'hier ?

PETIT - J'ai le droit de le penser mais vous seule connaissez la réponse.

DIRECTRICE (*hésitant et se levant*) - Vous avez sans doute raison, Ramona, mais cela ne justifie pas votre comportement pas plus que cela ne vous absout.

PETIT - Non, bien sûr, mais nous voulions simplement exercer notre droit de grève. Vous auriez pu vous abstenir de nous insulter à votre retour du poste de police. D'autant que certains l'avaient déjà été hier.

DIRECTRICE - J'étais très énervée, excédée.

PETIT - Je vais vous citer: "Cela ne justifie pas votre comportement, pas plus que cela ne vous absout."

DIRECTRICE - Vous êtes vraiment très forte, Ramona, et bien plus psychologue que notre voleur de poules. Je crois que je ne pourrai plus penser autrement à lui, désormais.

PETIT - Vous aviez décidément des oreilles partout.

DIRECTRICE - Partout, je ne crois pas. Au bon endroit, sûrement.

PETIT - Pourriez-vous m'expliquer où vous vous trouviez ?

DIRECTRICE - J'en réserve la primeur à François Simon.

PETIT - Pourquoi à François ?

DIRECTRICE - Disons que sa perspicacité mérite d'être récompensée.

PETIT - En quoi a-t-il été perspicace ?

DIRECTRICE - Ce serait assez long à vous expliquer. En plus, ça ne tient pas debout ! (*Elle sourit.*)

PETIT - Pourquoi souriez-vous ?

DIRECTRICE - Je me comprends.

SCENE 6 (LA DIRECTRICE, LAFOSSE, SIMON et PETIT)

(Lafosse et Simon font leur entrée.)

SIMON – Vous, je le savais !

DIRECTRICE - Quand on parle du loup ! Au moins, vous n'avez pas l'air de revoir un fantôme puisque vous vous doutiez que j'étais restée ici. Bravo, Monsieur Simon !

LAFOSSE - Bravo, inspecteur !

SIMON - Ce n'est pas le moment, Natacha.

DIRECTRICE - Inutile de lui faire cette remarque. Madame Lafosse ne discerne ni le bon, ni le mauvais moment. Elle manque de feeling, comme aurait dit Shakespeare.

LAFOSSE - Vous essayez de faire de l'humour ? Cela vous va très mal.

DIRECTRICE - Ce n'est qu'une simple référence à la langue anglaise, pour vous parler à présent dans la langue de Molière puisque certains de vos collègues sont des malades imaginaires. Vous l'avez tous et toutes reconnu, me donnant raison au passage.

LAFOSSE - Sur le fond, sans doute; vous n'y avez cependant pas mis les formes.

DIRECTRICE - Je sais. Je m'exprime sans doute trop directement dans certaines occasions.

LAFOSSE - Dans beaucoup d'occasions.

DIRECTRICE - Peut-être. Au moins ne pouvez-vous pas m'enlever le mérite de la franchise.

SIMON - Est-ce toujours un mérite ?

DIRECTRICE - Ah oui ! j'oubliais ce que j'ai également entendu: il faut savoir biaiser de temps en temps, avec un i après le b, bien entendu !

SIMON *(souriant)* - Bien entendu !

DIRECTRICE - Madame Petit, vous aurez l'obligeance de passer à côté avec madame Lafosse pour rejoindre vos collègues, je voudrais dire quelques mots à monsieur Simon. Ma décision ne tardera plus mais une absolution totale me paraît cependant tout à fait exclue.

PETIT - Bien, Madame. Mais pourquoi exclure le pardon total ?

DIRECTRICE - N'oubliez pas qu'il y a eu grève avec renvoi des élèves chez eux. Il y aura des explications à fournir non seulement aux parents mais aussi au Ministère.

PETIT - Nous sortons mais n'oubliez pas, Madame, avant de vous prononcer définitivement que ce métier si dur dont nous parlions il y a peu est aussi peut-être le plus beau. Ne détruisez pas ceux et celles qui se battent chaque jour pour le défendre. *(Lafosse et Petit sortent.)*

DIRECTRICE - Elle est vraiment très forte.

SIMON - Pourquoi vouloir me parler en particulier ?

DIRECTRICE - Disons que vous faites partie de ceux dont je retiendrai des éléments positifs de cette journée.

SIMON *(s'asseyant, étonné)* - Des éléments positifs ? Lesquels ?

DIRECTRICE - Votre sens des responsabilités, celui de Ramona que vous admirez au point de ne l'appeler que Madame Petit. Cela tranche singulièrement avec le comportement de cette petite écervelée de Lafosse.

SIMON - Je constate que vous l'appellez Ramona, par contre. Cette journée particulière vous a-t-elle rapproché ?

DIRECTRICE - Sans doute, oui. Et vous, qu'en reprenez-vous ?

SIMON - Que je suis passé par plusieurs états d'âme depuis hier. Que je me suis perdu, retrouvé ou plutôt redécouvert.

DIRECTRICE - A partir du moment où vous avez repris vous-même l'initiative.

SIMON - Tout à fait. Subir, dépendre, ne pas tenir son sort entre ses propres mains, je crois qu'il n'existe rien de pire. En tout cas, personnellement, une anxiété malade commençait à me ronger.

DIRECTRICE - Votre sens de la déduction vous avait-il amené à repérer l'endroit où je me trouvais.

SIMON - Je crois, oui. Mais je n'ai pas pu vérifier. D'une part, parce que vous en étiez déjà sortie. De l'autre, parce que vous seule en possédez la clef. Je ne me trompe pas ?

DIRECTRICE - Pas du tout, inspecteur.

SIMON - En tout cas, vous n'êtes pas claustrophobe, c'est sûr.

DIRECTRICE - Effectivement.

SIMON - Vous êtes en outre très habile. Qui aurait pu penser qu'une personne séquestrée aurait l'idée apparemment saugrenue de s'enfermer à nouveau dans un espace encore plus restreint: le placard où vous rangez vos archives personnelles ?

DIRECTRICE - Personne, à part ceux qui me trouvent déjà assez vieille pour être une archive et qui savent que du fond de ce placard, où soit dit en passant j'avais toutes mes aises, seule une mince cloison me séparait de la salle des profs.

SIMON - Vous avez dû en écouter, des choses.

DIRECTRICE - En apprendre, également.

SIMON - Trop pour oublier ? Trop pour oublier totalement ?

DIRECTRICE - Je le crains, en effet. Je vais à présent vous demander de me laisser seule quelques petites minutes, le temps de réfléchir à la solution définitive pour laquelle j'opterai.

SIMON - Bien, Madame. Essayez cependant de laisser parler votre cœur. Un geste généreux serait le bienvenu pour dénouer cette crise.

DIRECTRICE - Surtout pour vous, reconnaissez-le. Laissez-moi seule à présent. *(Il sort.)*

SCENE 7 (LA DIRECTRICE, LEGROS, puis TOUS)

(Après quelques instants, Legros fait son entrée en caleçon, les yeux bandés.)

LEGROS - Esther, où êtes-vous ? Esther ?

(D'abord très surprise, la directrice se rapproche ensuite, amusée, de Legros et lui ôte le bandeau.)

LEGROS *(surpris et effrayé)* - Ah !

DIRECTRICE - Ce n'est que moi, voyons ! *(Elle le regarde de la tête aux pieds.)* Que faites-vous dans cette tenue ?

LEGROS *(bafouillant)* - Je...je..je jouais...à câlin-maillard avec Esther...

DIRECTRICE - A câlin-maillard ?

LEGROS *(rectifiant)* - Euh...à colin-maillard, c'est ça oui, à colin-maillard avec madame Carlier.

DIRECTRICE - Vous plaisez aux femmes, n'est-ce pas, Monsieur Legros ?

LEGROS - Euh...je ne sais pas...Madame la Directrice ne doit surtout pas se fier aux apparences.

DIRECTRICE - Il faut avouer qu'elles sont contre vous. Où est votre pantalon ?

LEGROS - Je l'ai perdu, je ne sais pas comment et je le cherchais.

DIRECTRICE - Avec les yeux bandés ?

LEGROS - Euh...oui.

DIRECTRICE - Les apparences continuent d'être contre vous. Je vais prendre l'avis d'un spécialiste, Monsieur Legros.

LEGROS - Un spécialiste ?

DIRECTRICE - J'ai un petit différend à régler avec mon mari. Vous qui semblez vous y connaître, que doit faire une femme comme moi ?

LEGROS *(hésitant)* - Une femme comme vous ?

DIRECTRICE - Oui, si je veux reconquérir mon mari, par exemple, comment dois-je m'y prendre ?

LEGROS *(s'avançant)* - De l'audace, toujours de l'audace ! *(Il l'embrasse en la renversant sur un banc. Elle agite les jambes. Ils reprennent ensuite une position normale.)*

DIRECTRICE *(essoufflée)* - Eh bien, Michel !

LEGROS *(confus)* - Euh...veuillez m'excuser, Madame la Directrice. *(Il s'étonne, ensuite.)*

Mais, vous m'avez appelé Michel ! *(Elle l'embrasse, en le renversant sur le banc. Il agite les jambes. Ils reprennent ensuite une position normale. Legros est hilare.)*

DIRECTRICE - J'ai tout entendu tantôt. Au moins, toi, tu es un vrai caïd. Si jamais tu vas en prison, je te porterai des oranges. *(Legros ne comprend pas. Il n'a pas le temps de lui demander des explications, car la directrice le renverse à nouveau sur le banc. Même jeu.)*

LEGROS - Mais...mais...

DIRECTRICE - Tes collègues sont à côté. Va leur dire que je laisse parler mon cœur, que j'oublie tout!

LEGROS *(reprenant ses esprits, il se met à courir.)* - Venez tous! C'est la fin de l'ostracisme !

C'est la fin de l'ostracisme ! *(Tous les profs surgissent, même Carlier du côté opposé.)*

C'est la fin de l'ostracisme ! *(Les profs le regardent, constatant l'absence du pantalon.)*

DIRECTRICE - J'oublie tout. *(Les profs sont d'abord incrédules, puis souriants.)* Je réglerai tous les problèmes avec les parents et les autorités compétentes.

PETIT - Vous oubliez tout ? C'est le pardon total ?

DIRECTRICE - Total.

MARICHAL - Eh bien, Madame, cela vaut une standing ovation ! *(Prononcé à la française.)*

TOUS LES PROFS *(rectifiant en prononçant à l'anglaise, en chœur)* - Standing ovation !

MARICHAL *(un peu vexée)* - Oui, oh !

(Tous applaudissent la directrice.)

(RIDEAU)